

Le Samedi

VOL. III.—NO 7

MONTREAL, 25 JUILLET 1891

PAR ANNEE \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.

APRES LE PLAISIR, LA PEINE



—ALLONS NOUS COUCHER.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 25 JUILLET 1891.

CHASSE-SPLEEN

La vie se passe à dire : "Plus tard," et à s'entendre dire : "Trop tard."

Celui qui pense toujours la même chose doit avoir tort tous les six mois.

Que conclure de la confiance de la jeunesse et de la méfiance de la vieillesse.

Il y a des larmes qui brûlent les yeux, et d'autres qui les rafraîchissent.

Ce monde est une grande foire où chaque polichinelle cherche à s'attirer la foule.

C'est toujours un grand bonheur de mériter tout, quand même on n'obtient rien.

Le fer est bon pour le sang, mais il ne faut pas l'administrer sous forme de broquettes dans le talon.

Le député à la chambre des Communes qui a brisé la glace par son premier discours, a été noyé dans les applaudissements.

Un prodigue se plaignait à Socrate qu'il n'avait point d'argent : "Empruntez à vous-même en retranchant sur votre dépense," lui dit le philosophe.

Si un homme se trouvait dans une telle circonstance qu'il tiendrait un tigre par la queue, qu'est-ce qu'il serait mieux de faire, la tenir serrée ou bien la lâcher ?

Un ministre, attaqué de la petite vérole, disait pendant sa maladie : "Maintenant, je puis recevoir tous mes chercheurs de places; car, au moins, j'ai quelque chose à leur donner."

Les fils de téléphone et de télégraphe sont maintenant si nombreux dans certaines rues de Montréal, que les ménages des étages supérieurs s'en servent pour sasser les cendres.

La jeunesse du temps n'obtient que des faveurs; Chaque jour la vieillesse éprouve ses rapines; Il faut donc excuser leurs contraires erreurs :
L'une encor n'a vu que les fleurs,
Et l'autre a senti les épines.

Un entrepreneur faisait, un jour, le compliment suivant à un prédicateur : "Ordinairement, pendant les sermons des autres prêtres, j'ai le temps de faire, dans ma tête, tous les plans pour bâtir une maison et la meubler; pendant que lorsque vous prêchez, je ne puis seulement pas trouver le terrain pour y installer ma maison."

CRITIQUE ARTISTIQUE



Peintre. — Que pensez-vous de cet agencement de couleurs ?

Parvenu. — Votre rouge, est trop pâle et votre bleu trop foncé. Pourquoi ne vous servez-vous pas de la peinture que j'ai employée sur mes bâtiments ? J'ai constaté qu'à la longue on y gagne à n'avoir que de la première qualité.

MOTS D'ENFANTS

Professeur. — Qu'entendez-vous par population flottante ?

Tommie. — Les gens qui se promènent en chape. —

Fernand. — Papa, veux-tu que je te demande une question ?

Le père. — Oui, qu'est-ce que c'est ?

Fernand. — Où c'est que le vent se cache quand il ne souffle pas ?

Willie. — Maman, la petite Susie m'a appelé un âne, aujourd'hui.

La mère. — Qu'est-ce que tu as fait ?

Willie. — Je n'étais pas capable de frapper sur une petite fille, mais je l'ai dit à ma petite sœur Marie qui lui a graffigné toute la figure.

Le curé, faisant l'examen des enfants qui se préparent à la confirmation. — Eh ! P'tit Pierre, as-tu déjà été confirmé ?

P'tit Pierre (onze ans). — Oui, monsieur l'curé.

Le curé. — En es-tu certain ?

P'tit Pierre. — Oui, monsieur l'curé, même que j'en ai encore les marques sur le bras.

ET POUR CAUSE ?

Elle. — Ne croyez-vous pas que ce tableau est beaucoup mieux que le dernier que j'ai fait ?

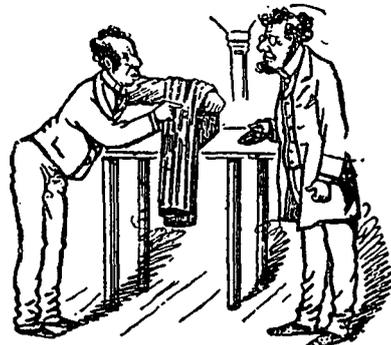
Lui. — Oui. Il est beaucoup plus petit, n'est-ce pas ?

EN CONNAISSANCE DE CAUSE

Le juge. — Connaissez-vous la valeur d'un serment ?

Témoin (un nègre). — Oui, Votre Honneur; ça vaut dix piastres. C'est ce que l'avocat m'a donné pour faire serment pour lui.

SANS ÉGARD AU PRIX



Le fils. — Papa, ces pantalons sont marqués six piastres : on m'en offre quatre. Ils nous coûtent soixante et quinze cents.

Le marchand d'habit à haute voix. — Je t'ai pourtant déjà dit que dans ce magasin-ci, nous vendons sans nous occuper du prix courant. Fais-en profiter monsieur.

A NOTRE JEUNESSE

A cette heure troublée et confuse, où le monde, Cherchant à remplacer son idéal enfui, Se lasse, chaque soir, d'une tâche inféconde, Et reprend son labeur dès qu'une aurore a lui, Pour chercher sans frayeur, s'incliner sans bassesse, Pour chanter jusqu'au bout et travailler sans cesse, Nous espérons en la jeunesse Et la saluons aujourd'hui.

Nous voulons lui donner, vibrante, noble, gaie, Une fête à ravir son cœur après ses yeux, Le sourire sincère et l'allégresse vraie Etant les boucliers qui vous gardent le mieux. On marche mieux, parmi ces ténèbres des âmes, Lorsque, du moins, avant la nuit, avant les drames, On vit, baignant des orillames, Un jour superbe et radieux.

Jeunes gens, qu'aujourd'hui nous acclamons en joie, Pour qui, femmes, vieillards, tout un peuple est venu, Sait-on à quels combats le destin vous envoie ? Notre siècle mourant penche vers l'inconnu. Pour grandir la douleur et la vaincre peut-être, Pour rencontrer le sort sans le traiter en maître, Pour accomplir l'œuvre, il faut mettre Un triple airain sur le cœur nu.

La science d'abord : que pas une industrie Ne laisse indifférents ni vos yeux, ni vos mains ! Le savoir qu'on augmente élargit la patrie : Dieu se révèle, au bout de nos efforts humains. Illuminant la nuit, la chassant comme un phare, La science asservit le mal, ou nous en gare. Et, toujours jeune, elle prépare L'éternité des lendemains.

L'art ensuite : l'art pur vous rafraîchit la bouche Comme un fruit savoureux sous un soleil d'été ; Les mots, les mots exquis, vivants dès qu'on les touche, Vous embaument le cœur de leur suavité. Dure toujours, la route est souvent grise et laide ; Mais le son, les couleurs, le livre, — quel remède ! Appelez donc l'art à votre aide ; Guérissez-vous dans la beauté.

Ayez la foi : la foi divinise les hommes ; Elle seule nous reste, en nos veilles d'effroi. Puis, avec ces sommets, au pays où nous sommes, La nature elle-même est un acte de foi ! Chaque philosophie, un instant riche et neuve, Tarit sous votre bouche et jamais ne l'abreuve... Croyez : c'est la meilleure preuve. Adorez : c'est l'unique loi.

Et puis, marchez ! La vie est ouverte, étalée Comme une immense plaine où traineront vos pas. Adieu l'odeur des prés, les fleurs de la vallée ! Vous êtes sur la cime, — et la vie est en bas, Nous, imitons les vieux et les mères de Sparte. Avant donc que chacun se recueille et s'écarte, Avant que la jeunesse parte, Trempons-la bien pour les combats !

SA RÉSERVE ÉTAIT ÉPUISEE

Vieux monsieur. — Dites donc, jeune homme, est-ce que vous n'avez pas de manières ?

Jeune fat. — Non, monsieur, je les ai toutes dépensées quand nos derniers visiteurs sont venus.

LA FEMME LA PLUS RICHE DU MONDE

La femme la plus riche du monde est une veuve du Chili, Dona Isidora Cousino, Comtesse de Monte Cristo. Ses mines seules de charbon lui rapportent \$16,000 par semaine. Elle possède des millions d'acres de terre aussi bien que des millions en argent. Elle est la propriétaire de mines de charbon, de cuivre et d'argent ; de huit steamers en fer ; d'une fonderie ; d'un chemin de fer et d'autres propriétés qui lui rapportent des revenus fabuleux. Madame Cousino possède en propre toutes les maisons de Lotta, et ses 7,000 habitants dépendent d'elle pour vivre. Dans Coronel les neuf-dixième des habitants sont sur sa liste de paie. Elle paie environ \$1,200,000 par année pour ces deux villes seulement ; mais il faut dire que la plupart de cet argent lui revient par ses magasins. Elle demeure généralement à Lotta, pour vaguer à ses affaires. Ses vignes sont assez nombreuses pour fournir du vin rouge et du sherry en abondance à tout le pays. Ses caves à elle, ont 500 pieds de long sur 100 de largeur, et elles sont constamment remplies. C'est une femme de quarante-cinq ans, qui ne veut pas se remarier. Sa fortune se monte à cinquante millions de piastres.

DE L'ALBUM DE MADemoiselle
ELISATBETH P...

Sur les feuilles blanches encore
De ce livre à l'aspect charmant,
Que vous voulez que je décore
De mes pauvres vers en passant.

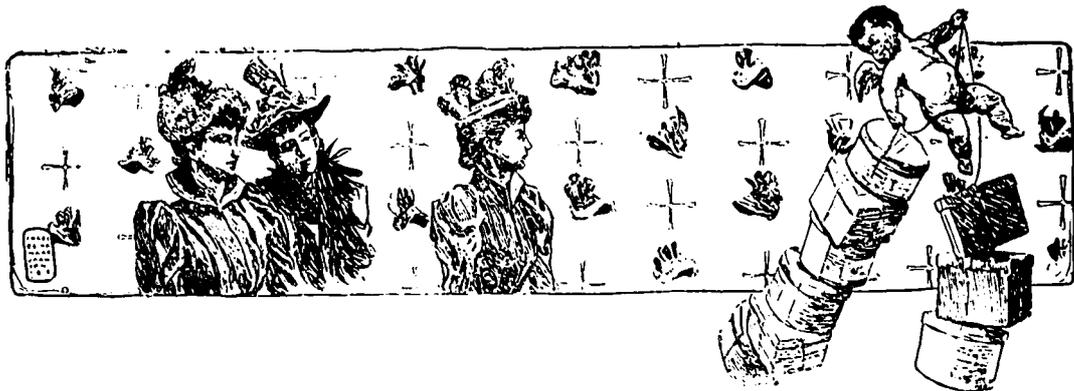
Laissez vos amis, jeune fille,
Inscrire quelque tendre nom,
Disposer quelque fleur gentille,
Essayer leur galant crayon.

Plus tard sur l'océan du monde
Si le malheur les fait périr
Vous pourrez dire au flot qui gronde :
" Je garde au moins leur souvenir."

ALBERT FERLAND.

Montréal, 1891.

DEVANT L'ÉTALAGE DE LA MODISTE



LES HEURES SÉRIEUSES D'UNE JEUNE FILLE.

LES SURPRISES D'UN CHAT ET D'UN
HOMARD

Un petit garçon du Labrador prend l'autre jour un homard gigantesque et l'enferme dans une cave juste au moment où le gros chat noir faisait la visite ordinaire des trous à rats. Trois minutes après le départ du petit garçon, le chat aidait lui-même au pauvre homard à grimper l'escalier à raison d'un mille à la minute.

C'était la première fois que le homard voyageait par grande vitesse et il ne pouvait en croire ses yeux.

L'ART DE SAVOIR VOYAGER A BON
MARCHÉ

Il y a encore des endroits, qui, quoique peuplés de gens intelligents, sont cependant encore en arrière de leur siècle.

Un touriste un jour s'aperçoit qu'il n'a plus le sou. Vous croyez qu'il est en peine, et qu'il cherche un moyen pour sauver la situation ; pas du tout. Il choisit le meilleur hôtel de l'endroit, se fait donner une bonne chambre et un bon dîner. Après avoir fait honneur aux mets délicieux et aux vins fins que lui avait servis son hôte, il monta dans sa chambre et s'endormit du profond sommeil du juste ; du moins il en donna une parfaite imitation. Mais vers le jour naissant, le voilà qui met en branle les cloches de la maison et fait un tel vacarme qu'il réveille tout le monde. Le propriétaire, effaré, et croyant à quelque chose d'extraordinaire arrive d'une course à la chambre de l'individu, et lui demande la cause de ce tapage

—Comment, répond celui-ci, vous venez dans ma chambre, vous me volez mes pantalons et mon argent, et vous me demandez ce que j'ai ?

Le propriétaire devient pâle comme un mort, et inspectant la chambre de son regard scrutateur, il voit que les pantalons font défaut.

Mieux d'intention que de paroles



Mari malade.—Le médecin a dit qu'il fallait prendre tout cela d'un coup. Il y a là de quoi tuer un mulet.
La meilleure moitié.—Dans ce cas ne prends pas tout à fait tout.

—Je les avais, dit l'étranger, lorsque je suis entré, vous ne pouvez pas nier cela ; que sont-ils devenus ?

Des ordres sont donnés pour qu'on fouille la maison et les dehors. On questionne les deux ou trois serviteurs, tout le personnel de l'hôtel, mais on ne découvre rien.

—Il n'y a pas moyen de les trouver, monsieur, finit par lui dire l'hôtelier.

—Pas moyen de les trouver, eh ! bien, elle est bonne celle-là ! Je veux avoir mes pantalons et les cent cinquante piastres qu'il y avait dedans ; ou sinon, j'affiche votre vol par tout l'univers.

Ceci ne faisait pas son affaire, et après quelques pourparlers, il réussit à faire accepter à son homme, une paire de ses pantalons à lui, et la moitié de la somme déclarée. Faisant le mécontent, et grognant à perdre haleine, le touriste prend son déjeuner et file vers la capitale.

Au commencement de l'hiver suivant, comme on voulait faire du feu dans la cheminée et que celle-ci ne tirait pas, on s'aperçut que l'obstacle consistait en une paire de pantalons qui bouchait le conduit.

L'ORIGINE DU SOMMEIL

PARABOLE

Le péché était entré au Paradis. Adam et Eve avaient mangé le fruit défendu et devant la porte du Paradis, fermée à jamais, se tenait l'ange avec son épée à deux tranchants, Adam et Eve n'étaient plus immortels comme les anges, mais assujettis à la mort.

Et ils parcouraient la terre, mangeant leur pain à la sueur de leurs fronts et appréhendaient la mort. Alors les anges eurent pitié de leurs frères, ils se présentèrent devant le trône de l'Éternel et lui dirent : " Seigneur, aie pitié de nos pauvres frères déchus ! " Dieu répondit : " j'apaiserai leurs maux et je les habituerai doucement à la mort ! " Et Dieu créa le sommeil.

C'était le soir ; les rayons magnifiques du soleil couchant dorait la cime des arbres. Nos premiers parents étaient assis l'un près de l'autre, la main dans la main, sous un magnifique arbuste qui répandait au loin ses parfums enivrants ; fatigués du travail de la journée, les yeux chargés de pleurs, ils regardaient dans la direction du jardin d'Éden.

Alors Adam, pressant tristement la main lasse de sa compagne, lui dit : " Eve, mon esprit commence à se troubler et mes yeux se ferment malgré moi. N'est-ce pas la mort qui vient ? "

Et ils furent fort affligés ; mais tout en pleurant ils s'endormirent.

Lorsqu'ils se réveillèrent, ils se crurent de nouveau dans le Paradis, tant la terre apparaissait belle à leurs yeux. Depuis lors, chaque jour, ils s'endormirent, fatigués du labeur de la journée, et chaque matin ils se réveillèrent, heureux. Les années s'écoulaient ainsi et ils ne les comptaient pas. Un jour qu'ils étaient sous un arbuste en fleurs, le même sous lequel ils s'étaient endormis pour la première fois, l'œil fatigué d'Adam se

ferma pour toujours et son âme s'envola vers le Paradis Céleste.

Eve, elle, ne savait pas qu'Adam fût mort ; elle se coucha comme d'habitude et s'endormit tranquillement.

Au matin, quand le soleil parut, elle s'éveilla ; et voyant Adam dormir encore paisiblement elle se dit : " Je le laisserai se reposer. "

Elle attendit plusieurs heures ; mais Adam ne remua pas. Alors elle comprit qu'il était mort. Elle pleura amèrement la mort de son mari pendant le reste de ses jours, mais elle n'avait plus peur de la mort, sachant que c'était un sommeil.

IL N'ÉTAIT PAS CONNAISSEUR

Elle.—J'ai appris à faire la cuisine lorsque j'étais pensionnaire au couvent.

Lui (examinant son gîteur).—Ah ! Et quand l'as-tu oublié ?

LA FAVORITE



LE PREMIER PRIX AUX RÉGATTES.

LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

M. Floquet, voulant un instant calmer la Chambre bourdonnante, au cours de l'interpellation de la mélinite, a dit : "Messieurs, je vous prie de mépriser vos émotions." Ce lapsus a eu le don de dérider nos honorables et même de les "maîtriser" momentanément.

Une élégante qui se promène dans la campagne avec une ombrelle rouge, se croise avec un troupeau de bêtes à cornes.

— Oh ! mon Dieu ! s'écrie-t-elle effrayée, pourquoi ces vaches me regardent-elles ainsi d'un air furieux ?

— C'est votre ombrelle, madame, répond l'homme qui conduit les bestiaux.

— Mon ombrelle ? Je sais bien qu'elle n'est plus tout à fait à la mode, mais je n'aurais jamais cru que les vaches s'en apercevraient !

Un homme d'affaires rencontre hier le bohème B..., bien connu dans le monde des brasseries.

— J'ai dans la main, lui dit-il, un billet de deux cents francs qui porte votre signature.

— Est-il protesté ? demande B...

— Non.

— Alors, il n'est pas de moi.

Une série de jeux de mots cueillis dans le *Journal des Abrutis* :

— Est-ce que tu connais Huntelle ?

— Oui, un fameux avare.

— Oh ! tu peux t'en faire une idée, il couperait les liards en deux.

— Eh ! dame ! c'est le seul moyen de faire des milliards !!

A un enterrement, je n'aime pas un homme qui pleure, il a toujours l'air d'un sot, le pleureur !!

L'UN DES BEAUX CÔTÉS DE L'HUMANITÉ



La vieille dame des chœurs qui vous demande à l'audrenil si ça n'est pas Ottawa. Accompagnée d'un étreidon. Effrayée au moindre choc, à peur de tout, des déraillements, des assassins, des tunnels ; gémit sur le sort de son chien qu'on a fourré dans le fourgon. Descendra pour se tromper sûrement.

Le dimanche, je vais volontiers à la campagne, humer l'air, à Meaux !

Une rencontre esculapienne :

— Eh bien ! mon ami, comment ça va ?... Savez-vous qu'il y en a des décès ! J'espère que vous devez en avoir... des clients !... que de morts !

Hé !... que voulez-vous ? Il faut bien que tout le monde vive !...

Un chef de train interrogé sur son logement me disait qu'il aimait mieux habiter près des gares, qu'il ne regardait pas aux frais que les locaux motivent, parce que dans les autres quartiers il n'avait pas tout d'air.

A l'avocat X... :

Dans le monde Pou vous appelle monsieur, au barreau, maître ! !

Une jolie morale dont l'auteur est notre confrère Aurélien Scholl :

La barque du passeur ayant chaviré au milieu d'une rivière, le passeur, un prêtre et un chien tombèrent à l'eau.

Le passeur se sauva à la nage ; le prêtre cria au secours et le chien se mit à patouger.

Un homme, qui était à terre, jeta bas son habit.

— A moi ! cria le prêtre.

— Je serai à vous tout à l'heure, — Comment ! fit le curé, vous me préférez un chien ?

— Pas du tout, mais vous vous avez une autre vie, vous ne risquez rien... Et puisque le pauvre chien n'a que celle-ci, il faut tâcher de la lui garder

Le gardien du Palais a l'ordre de tuer celui qui ne dira pas une chose juste en entrant.

Un Cadi dit au gardien :

" Tu vas me tuer.

" Si tu me tués, j'ai dit une chose juste, et tu devais me laisser passer.

" Si tu ne me tués pas, j'ai dit une chose fausse, et tu devais me tuer."

UN MOYEN DE SE DÉBARASSER D'UN PRÉTENDANT MAL VU

Jeune prétendant. — Monsieur, j'aurais un mot à vous dire en particulier.

Père de la jeune fille, (millionnaire). — Bien ! Qu'est-ce que c'est ?

Prétendant. — Votre charmante jeune fille m'envoie vers vous. Notre attachement...

Le père. — Jeune homme, je ne sais pas du tout ce qu'a ma fille, vous êtes le quatrième qui venez me chanter la même chose ce matin. Je leur ai donné mon consentement, je vous le donne à vous aussi. Que Dieu vous bénisse.

CE N'ÉTAIT QUE JUSTE

Paroissien. — Dites donc, monsieur le curé, pourquoi vous servez-vous de

TOUTE PEINE MÉRITE SON SALAIRE



(Après deux ans de cour.)

Lui. — Alors, c'est votre dernier mot ? Tout est rompu ?

Elle, (ennuyée de ses assiduités). — Oui.

Lui. — Dans ce cas, vous allez me remettre mes cadeaux.

Elle. — Je ne pense pas. Je les ai rudement gagnés.

votre manuscrit dans vos sermons, ce n'est pas joli !

Le curé. — Pour ne pas me tromper, d'autant plus que je ne suis pas capable de me rappeler mon sermon.

Paroissien. — Eh bien ! si vous n'êtes pas capable de vous souvenir de votre sermon, comment voulez-vous que nous nous en souvenions, nous autres ?

LES COMPLIMENTS NE SONT PAS TOUJOURS DOUX COMME LE MIEL

Un vieux monsieur très riche et très prodigue de compliments envers le beau sexe est assis à table à côté d'une jolie jeune fille.

— Mademoiselle, dit-il, pourrais-je vous offrir un peu de ce miel ? c'est si doux, si bon, exactement comme vous-même.

Un jeune jaloux, de l'autre côté de lui veut se venger.

— Monsieur, dit-il, prendriez-vous un peu de beurre, c'est tellement comme vous !

LA PAROLE EST D'ARGENT

Femme aimante. — Maintenant que tu es ruiné, Henri, je vais te confier mon secret. Depuis des années j'ai fait des épargnes, et voici de quoi te sauver.

Henri. — Ma chère femme ! Comment as-tu pu réussir ?

Femme aimante. — Chaque fois que tu me disais une parole dure, je mettais vingt-cinq centimes de côté.

IL N'Y A PAS À S'Y TROMPER

La mère. — Comment sais-tu que ce jeune homme t'aime, te l'a-t-il dit déjà ?

Hélène. — Oh ! non, maman ; mais si tu pouvais voir comme il me regarde quand je ne le regarde pas !

HISTOIRE DE LA JOLIE COQUETTE

CONTE A L'USAGE DES JEUNES FILLES

(Pour le SAMEDI)

Je l'ai très bien connue, cette jolie Coquette. Si je vous conte aujourd'hui son histoire, ce n'est pas par ressentiment, ni que je sois de mauvaise humeur, — pas le moins du monde. C'est simplement par fantaisie, pour passer le temps. Ce surnom de Coquette n'est pas une méchanceté non plus, oh ! non. Les deux syllabes résonnaient si bien, elles avaient un tel accent de fierté mondaine, que j'ai adopté le mot tout de suite, sans songer à mal. D'ailleurs, dans un conte, n'est-ce pas, il faut bien mettre un peu d'imagination. Mais je vous assure tout de même que c'est le récit véridique d'une chose très vraisemblable.

Heureuse Coquette ! Elle était née vraiment sous une bien bonne étoile. Elle avait tout en sa faveur : de l'esprit comme un lutin, une voix ravissante, un air adorable, et jolie, jolie... comme une madone. Seulement, la madone avait parfois dans les yeux, des reflets tout à fait... comment dirai-je?... tout à fait mondains. A sa naissance, sa marraine, la fée Frivole, lui avait mis une faveur au cou, une rose dans les menottes, et depuis ce temps-là, Coquette avait toujours aimé les rubans et les fleurs. Ce qui faisait son désespoir, c'était son nez, un petit nez retroussé qui rompait un peu l'harmonie de la figure. Mais elle se vengeait en lui faisant prendre des airs si fripons, si fripons, qu'elle était toujours ravissante.

Elle habitait un charmant village, rempli d'ombre et de fraîcheur, sur le bord d'une jolie rivière. Tout autour, il y avait des bois touffus, et pour aller aux bois, des sentiers semés de marguerites. L'un d'eux surtout plaisait à Coquette, parce qu'il passait près d'une source, et qu'elle pouvait s'y mirer. Car elle aimait beaucoup à se mirer, la jolie Coquette, et la source ne lui avait toujours fait que des compliments. Comme les gens du village, d'ailleurs. Aussi cette admiration ambiante qui flottait autour d'elle, était devenu pour Coquette un besoin continu ; elle ne vivait que pour une chose : se sentir admirée.

**

Or, un jour que Coquette se mirait dans sa source, elle entendit tout à coup un bruit de branches froissées et aperçut devant elle un beau jeune homme qui la regardait avec des yeux si pleins d'admiration, que tout de suite Coquette se sentit le cœur pris. Elle ne bougea pas de sa place, mais pencha légèrement la tête, afin que le jeune homme put voir les jolis frisons dorés qui lui couraient derrière l'oreille. Le jeune homme s'approcha, et s'agenouillant tout près, dans l'herbe, le regard chargé d'une muette contemplation, dit simplement :

NOS CHÉRIS



La maman. — Qu'as-tu, Roby ?

Roby. — J'ai tombé dans la cuvette.

La maman. — Allons donc ! il n'y a pas d'eau dedans.

Roby. — Mais je pensais qu'il y en avait.

NOS CHÉRIS



Visiteuse. — Viens m'embrasser, mon cher. Tu n'as pas peur de moi ?

Pomme. — Moi, peur de vous ! J'ai mis la main sur un chapeau hier au cirque.

— Mademoiselle, que vous êtes jolie !...

Le petit nez de Coquette prit son air le plus provoquant ; elle ne répondit rien, mais c'en était fait du cœur de la jeune fille. Avec un instinct admirable, le jeune homme avait fait sa conquête.

**

Devinez comment s'appelait ce beau conquérant. Il avait un nom très drôle, très drôle : il s'appelait Amour. Seulement, c'était un Amour sérieux, autant qu'un amour de son âge pouvait l'être. Il avait fait de fortes études classiques et étudiait le notariat, ce qui donnait à sa physionomie un air de gravité précoce. C'était un bien singulier caractère. Son cœur était si aimant, si aimant, qu'il adorait avec folie son idéal. La moindre chose pouvait le faire souffrir horriblement. Il voyait tout de très loin, et ses idées en fait de sentiment étaient toujours grandioses. Il s'était dit qu'il ne donnerait son cœur qu'à un ange, terrestre il est vrai, mais ayant toutes les perfections, avec lequel il pourrait tout de même planer dans les sphères éthérées. La fibre cardiaque vibrerait chez lui avec une intensité effrayante ; sous un dehors très calme, il cachait une âme ardente. L'étendue de son admiration pour Coquette, lorsqu'il la vit à la source, n'était donc pas simulée, comme il arrive souvent. C'était toute son âme qu'il mettait aux pieds de sa beauté. Seulement, vous savez que chez ces tempéraments-là, un rien suffit pour amener une grande perturbation, et comme vous connaissez la jeune fille, vous devez prévoir déjà qu'il aurait à souffrir beaucoup. Aussi vous allez voir ce qu'il advint de ce pauvre Amour.

**

Les jours suivants, Coquette ne fut plus seule pour aller à la source. Son bon ami l'accompagnait toujours. Cela réjouissait l'âme d'entendre les jolis mots qu'ils se disaient tous deux. Ils venaient à travers les marguerites, se tenant par la main, s'asseyaient à l'ombre, dans l'herbe, au bord du filet d'eau, — dans le village qu'habitait Coquette, on permettait ces choses-là. Alors Amour prenait la main de sa bien-aimée, et lui disait tendrement, les yeux pleins d'admiration, comme au premier jour :

— Que tu es jolie, ma Coquette !

Coquette, frissonnant d'aise, pressait légèrement les doigts de son ami, puis, relevant son nez avec un air des plus fripons, lui répondait toujours :

— Comme je t'aime, mon Amour !

Et tous deux entendaient dans leur cœur des mélodies sans fin.

**

Un jour, Coquette vint au rendez-vous quotidien avec un nouveau chapeau qui lui allait à ravir. Il était en paille très souple ; les bords, larges et flexibles, prenaient une courbe exquise sous le poids d'une guirlande de fougère et de marguerites, jetée dessus comme au hasard. Le minois de Coquette avait là-dessous un air coquet qui lui plaisait beaucoup. Elle adorait son chapeau.

Amour en fut émerveillé. Ce jour-là, il dit à son amie de si douces choses, pendant si longtemps, que celle-ci ne vit pas surgir à l'horizon un point noir qui grossissait toujours, couvrant bientôt une partie du ciel. Toute entière à l'adoration de son Amour, elle écoutait avec ivresse les paroles ardentes qui montaient vers elle comme un encens, et ne revint de son extase qu'au premières gouttes d'eau qui tintèrent sur les feuilles.

Elle bondit sur ses pieds et dit : « Il pleut ! » avec un accent si dépité, si nerveux, que ce pauvre Amour sentit tout de suite qu'il avait eu un grand tort de ne pas apporter de parapluie.

Ce fut, dans le sentier serré de marguerites, une course folle vers le village.

Ce pauvre Amour risquait à peine un mot de temps à autre, sentant bien que la situation ne valait rien rien pour lui. Mais Coquette ne l'écoutait pas et courait toujours, tenant à deux mains son joli chapeau que l'averse battait furieusement.

A la porte de la jeune fille, il s'arrêta et dit : « Bonjour, Coquette. » Elle répondit sèchement : « Bonjour, » puis, aussitôt rentrée, courut à son miroir ; et devant le fameux chapeau qui retombait pitoyablement sur le nez retroussé de Coquette, elle fondit en larmes et regretta amèrement d'être allé à la source ce jour-là.

**

Il avait bien de la peine, ce pauvre Amour. Depuis une semaine qu'il venait seul au rendez-vous, il avait eu le temps de faire bien des réflexions sur l'influence néfaste d'une averse inattendue. Son cœur souffrait horriblement. Il aimait tant, sa jolie Coquette ; il faisait de si beaux rêves lorsqu'il pensait à elle.

Il devenait propriétaire de la jolie maisonnette, toute blanche sous la feuillée, que l'on voit au tournant de l'église, et faisait clouer à la porte un joli panneau, bleu et blanc, avec ces mots : Monsieur Amour, notaire. Il mettait aux fenêtres du salon des rideaux grenats, comme Coquette les aimait, et à toutes les portes des portières relevées vers le coin, comme les aimait Coquette. Il faisait grimper des climatis à la fenêtre de la salle à manger, comme Coquette l'aimait, et il y avait toujours sur la table un joli pot de fleurs, comme l'aimait Coquette. Il y avait bien d'autres choses encore qu'aimait Coquette. Tous les matins, Coquette et lui prenaient le café en tête à tête, sur un guéridon, au

NOS CHÉRIS



La maman. — Quand j'avais ton âge, je n'étais jamais impudente pour ma mère.

Fred. — Peut-être bien que ta mère ne le méritait pas.

UNE INVENTION QUI DEVRA SE GÉNÉRALISER

coin de la cheminée ; le soir, endehors des heures d'étude, le tête à tête se continuait sur la véranda, — car il y avait une véranda, — devant le potager qui sentait les fraises et le jardin qu'embaumaient les roses. Les dimanches, l'on irait entendre la messe côte à côte ; l'on choisirait une heure matinale, parce que la nature est alors toute imprégnée de rosée, et que la campagne sent si bon, aux premiers rayons du soleil...

Ah ! les beaux rêves qu'il avait faits ! Tout cela était parti avec une averse de printemps. Il avait bien de la peine, ce pauvre Amour. Son cœur souffrait horriblement.

* *

Cependant, un jour qu'il était assis près de la surcoe, qu'il avait encore beaucoup de peine, il vit Coquette venir vers lui, par le sentier semé de marguerites. Elle avait pris un petit air contrit qui lui servait à ravir et aspirait avec distraction le parfum d'une rose moussée. En apercevant son jeune Amour, elle hésita un instant ; mais un coup d'œil à la source lui permit de constater qu'elle était vraiment belle, ce jour-là. S'asseyant brusquement sur l'herbe, elle lui tendit la main avec un mouvement plein d'abandon. Amour, incapable de résister à une démarche aussi franche, prit la main qu'on lui tendait, disant comme au premier jour :

— Comme tu es jolie, ma Coquette !

Coquette, conquise de nouveau par les paroles magiques, oublia qu'elle avait été injuste, et répondit comme avant l'averse :

— Que je t'aime, mon Amour !

Pendant quelque temps encore, Amour n'eut plus de peine du tout.

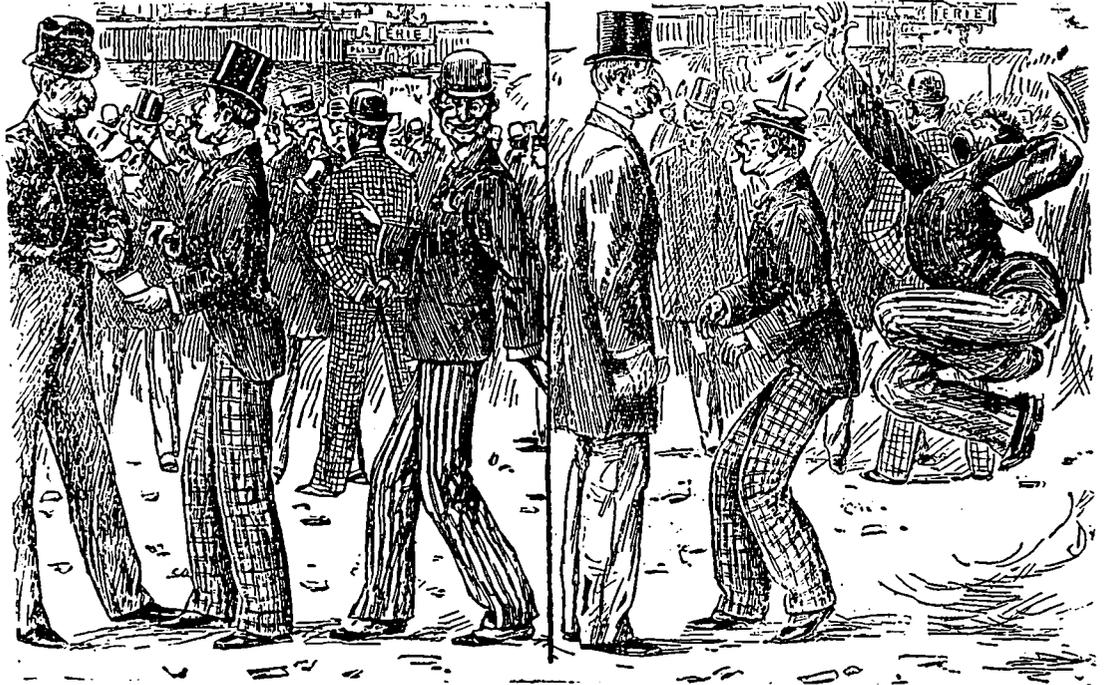
* *

Il avait bien par ci par là certaines réponses de Coquette ou certains actes à son égard qu'il ne s'expliquait pas bien, mais qu'il subissait tout de même avec patience, sans pouvoir se rendre compte de cette inégalité de caractère.

Une fois, par exemple, ils se promenaient en canot, le soir, devant le village, par un clair de lune splendide. Coquette avait mis pour cette occasion un joli béret de laine blanche qui lui retombait gentiment sur l'oreille, lui faisant un air très crâne. Elle s'attendait bien à ce qu'Amour lui répétât plusieurs fois :

— Comme tu es jolie, ce soir, ma Coquette.

Mais le pauvre Amour, ce soir-là, tout en ressentant une immense joie de se trouver avec sa petite amie, avait en même temps le cœur rempli d'une mélancolie indéfinissable, — vous savez quand on aime, il y a parfois de ces moments là, — de sorte qu'il ne prêtait aucune attention au



Farceur, qui a la manie d'écraser les chapeaux. — Voilà Mc Cord (après le coup). — Généralement, c'est moi qui quinze jours que je n'ai pas eu de fun : je me paie un ai le plaisir. J'appelle cela l'Attrape-farceur.

petit béret blanc. Coquette avait beau s'agiter, remuer la tête, lui parler continuellement ; il lui répondait des choses très douces, très tendres, mais ne baissait la vue que pour rectifier la direction du canot, et regardait constamment, là-bas, dans les étoiles, passer des visions exquises, y compris la maisonnette blanche avec ses rideaux grenats et ses clématites à la fenêtre.

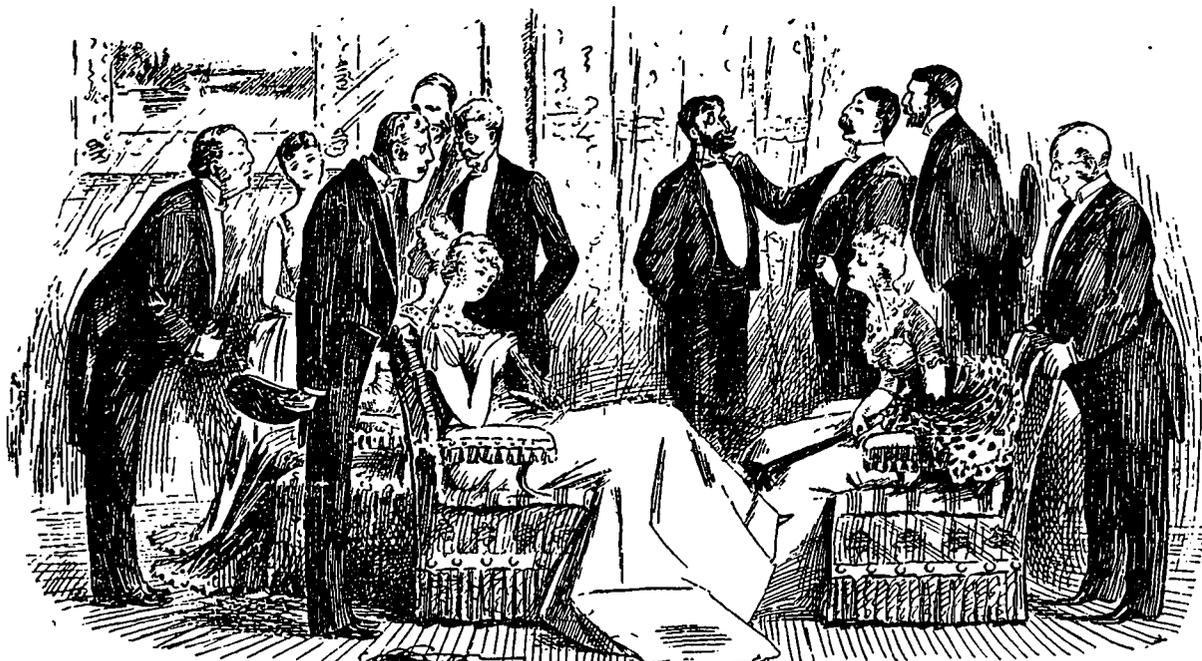
Devant l'inutilité de ses efforts, Coquette sentit la colère l'envahir, et tout à coup, se penchant vers lui, elle dit rageusement, la voix très dure : — Vous aimez donc bien ça, la lune, que vous la regardez toujours ! —

Le jeune homme sursauta sur place et se sentit une grande envie de pleurer.

* *

Un autre jour, il y avait un grand concert, dans les salles du Club, au village qui habitait Coquette. Amour y conduisait sa bonne amie. Vous dire qu'elle était heureuse, cette petite Coquette ! Elle avait une jolie robe de mousseline, un large ruban rose attaché à la taille par une épinglette perlée et un chapeau tout pareil à celui qu'elle avait perdu. De plus, Amour lui avait apporté un superbe bouquet de roses. Oh ! qu'elle était heureuse !

PAS LE MÊME POINT DE VUE



Mande, faisant allusion à un parure de diamants. — Quel goût vous avez eu ! C'est à faire tourner la tête ! Alice (se méprenant sur le sujet). — Croyez-vous ! Surtout le grand brun avec cette belle moustache !

Il y aurait beaucoup, beaucoup de monde. Toutes ses connaissances y seraient, ainsi qu'un grand nombre d'étrangers venus pour la circonstance. Les salles du club sont si bien illuminées, d'habitude, que c'est un vrai plaisir d'entrer là-dedans, pendant que l'orchestre joue l'ouverture et que chacun se retourne pour nous voir. Ah ! qu'elle l'aimait donc son Amour !

Tout le long de la route, elle fut pour lui d'une amabilité charmante. Mais ce pauvre Amour était vraiment bien malchanceux. Imaginez que dans la salle, juste à côté d'eux, se trouvait une amie de Coquette, accompagnée d'un grand brun qu'elle présenta aussitôt : Monsieur de Varel, un jeune vicomte parisien qui venait pour passer la belle saison au Canada.

Tout de suite, monsieur de Varel tourna un compliment à Coquette, avec un charme d'expression et un chic tout parisiens. Vous comprenez que la jeune fille, devant cette admiration qui lui arrivait d'outre-mer, se sentit le cœur battre d'une joie sans pareille. Une conversation enjouée suivit le compliment du début. Amour y jetait bien son mot de temps à autre, mais il avait l'air fort morose. Plusieurs fois Coquette lui demanda, tournée vers lui :

— Vous ne vous amusez pas, Amour ?

Celui-ci protestait vivement, mais souffrait tout de même. Ce fut ainsi pendant toute la soirée. Amour avait bien de la peine, tant de peine que pendant le retour, il resta silencieux. A la porte de sa bonne amie, cependant, il s'arrêta et dit d'un ton triste :

— Bonsoir, Coquette.

Celle-ci, qui depuis le départ repassait avec délices les jolies phrases de monsieur de Varel, répondit distraitemment :

— Bonsoir.

Cette nuit-là, Amour pleura pour de bon.

* *

Un matin, la fée Frivole vint visiter Coquette. Personne ne s'en aperçut, au village. Cela s'explique facilement. Elle est très affairée, ici-bas, cette bonne fée Frivole ; elle a beaucoup, beaucoup de filleules sur cette terre, et elle ne reste jamais longtemps en place. Amour, lui, s'en aperçut bien vite. Lorsque Coquette avait reçu sa maraine, elle n'était plus la même du tout. Ce matin-là,

UN BON AIR D'ALLER



M. Veilletard.—Eh ! bien ; il faut m'en aller. Le fait est que je pars trop tard.
Delle Demuir, (distraite).—Oh ! monsieur, mieux vaut tard que jamais.

désirant causer avec elle, Amour était venu lui proposer une promenade à la source, par le sentier semé de marguerites. Dès les premiers mots, Coquette lui dit :

—Il fait bien chaud, mon Amour.

Mais lui insista. Il ferait si bon, sur l'herbe, à l'ombre des grands arbres. Mais elle refusa net.

—Décidément non, pas aujourd'hui. J'ai trop mal à la tête.

La vérité, c'est qu'elle devait avec son amie rencontrer monsieur de Varel et faire avec eux un tour de chaloupe, malgré les réverbérations ardentes du soleil sur l'eau et sa violente migraine.

Le pauvre Amour n'insista plus et s'en alla tout seul à la source, avec du chagrin plein le cœur.

* *

Il y avait dans le jardin de ses parents, enfoui sous les arbres, tout près de la rivière, un joli belvédère couvert de vigne sauvage. C'est là qu'après le diner Amour était allé cacher son chagrin, et penser à cette fée Frivole, qui cause tant de peine à bien des gens. Il était là depuis quelque temps, tout pensif, regardant au loin, sur l'eau, d'un air distrait, lorsqu'il pâlit tout à coup et s'accrocha désespérément à la balustrade.

Là-bas, au Club, une chaloupe quittait le rivage, et sur le banc du milieu, près du rameur, il y avait un joli béret blanc qui avait l'air de s'amuser beaucoup, abrité sous son parasol. La chaloupe s'avança lentement, passa tout près du belvédère, au moment précis où la voix de monsieur Varel disait joyeusement : "Délicieux, ce béret, mademoiselle," et disparut derrière une pointe de rochers, emportant Coquette qui riait aux éclats.

Ah ! ce pauvre Amour ! Tout de suite, il sentit un mal énorme dans la poitrine, et vit bien que quelque chose s'était brisé là, à l'endroit du cœur.

Il demeura immobile une grosse heure, à regarder ce tournant de rivière où son bonheur s'était évanoui, puis il monta péniblement à sa chambre, sans dire mot, et se laissa tomber dans un fauteuil, près de la fenêtre.

* *

L'après-midi se passa sans qu'Amour eut bougé de sa place. Lentement la nuit vint, semant dans l'azur assombri le rayonnement des étoiles. Puis un frisson passa dans l'air, une brise fraîche sentant bon le trèfle vint caresser le front du jeune homme. Alors le pauvre garçon sortit de sa léthargie, et la douleur lui revint avec la pensée.

Il prit une joie amère à raviver son idylle. L'apparition exquise de la source, les conversations enivrantes près du filet d'eau, les grâces toutes féminines de Coquette défilèrent dans sa mémoire. Il revit le regard charmeur de la jeune fille, le sourire plein de finesse qu'elle savait rendre si engageant ; il entendit de nouveau sa voix, cette voix au timbre musical et chaud qui

lui remuait toujours, dans le cœur, une fibre mystérieuse. Pour une fois encore, la vision de la maisonnette blanche, perdue sous la feuillée, passa devant ses yeux. Pourquoi donc Coquette avait-elle été si dure pour lui, qui l'aimait tant, alors qu'elle paraissait si charmée, lorsqu'il lui disait des choses tendres ? Oh ! il était bien fini, maintenant, son beau rêve ! Parti, évanoui comme le sillage que la chaloupe de de Varel avait tracé un instant sur les flots.

Il s'arrêta, tout ému, pour regarder une leur tremblante qui brillait à travers le feuillage du jardin. C'était la lune qui se levait. Elle apparut bientôt, majestueuse, par-dessus la verdure des grands arbres, et monta lentement dans le ciel. Tout à coup, une angoisse terrible saisit le cœur du jeune homme. Il entendait la voix de Coquette, ironique, qui répétait à son oreille : "Vous aimez donc bien ça, la lune, que vous la regardez toujours !"

Alors, dans la poitrine du garçon, quelque chose s'effondra. Il entrevit dans une vision suprême la fenêtre aux climatites de la blanche maisonnette, et mourut doucement, sans secousse, en murmurant d'une voix qui n'était plus qu'un soufle :

"—Elle était bien jolie, tout de même, cette petite Coquette !"

La fée Frivole avait fait une victime de plus.

PAUL VARY.

Montréal, juillet 1891.

LE GÉNIE DE L'INVENTION

Vieux monsieur.—Vieille Blash ! Lui ont-ils coupé la queue en balais, à ce pauvre cheval ! Il ne lui en reste plus.

Homme d'écurie.—Voyez-vous, son maître est membre de la société de protection des animaux, et de cette manière, le cheval ne pourra plus tourmenter les mouches.

LE LANGAGE DE LA CRAVACHE



—Tiens, Lisa, voilà ton mari.
—Qu'est-ce que ça me fait ? nous sommes fâchés à mort, depuis le matin, mais je n'ai pas le droit de l'empêcher de passer par ici.
—Oui, mais... c'est qu'il vient comme pour te parler... il a une cravache !...

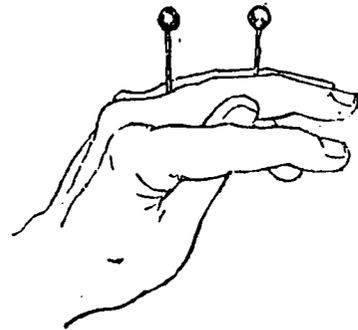
UN HOMME ACCOMPLI



Isabella.—Comment Adèle peut-elle se décider à épouser Boulanger. Il est somnambule, se promène la nuit.
Clara.—Quelle chance ! Elle lui fera promener le bébé.

POUR FAIRE UNE FIGURE DE VIEILLE AVEC LES DOIGTS

Courbez la main en faisant dépasser un peu la jointure du milieu. Mettez deux épingles à cheveux entre le second et le troisième doigt. Les têtes formeront les yeux. Deux boutons de bottine font aussi bien. Faites dépasser le bout du pouce entre le premier et le second doigt. Il représentera la langue.



Et vous avez tous les éléments d'une figure. Le premier doigt forme le menton. Le second le nez. Le troisième le front. Placez un mouchoir autour de la main de manière à lui donner l'apparence d'une coiffure.



Et vous avez la figure ci-dessus. En remuant le premier doigt et le pouce vous avez une pantomime des plus comiques.

UN PROPRIÉTAIRE EST RESPONSABLE DES MÉFAITS DE SON CHIEN

Dibbs.—Ton chien vient de me gober un morceau de jambe ; il me faut une compensation.

Waggle.—Je crois que ce n'est que juste. Tu vas avoir le prix de son lunch. Tiens voici deux sous. Payer ta viande ou celle du boucher, c'est toujours la même chose pour moi.

LA VRAIE MANIÈRE D'AVOIR UN BON SERVICE DANS LES HOTELS D'ÉTÉ



PLUS DE GARÇONS DE RESTAURANT. DES BUFFETS PARTOUT LE BORD DES ROUTES.

REGRETS

Depuis vingt jours bientôt, les fenêtres sont closes.
 Tout est triste alentour. Quel deuil !
 L'herbe étouffe la fleur, les rosiers sont sans roses,
 Et défendent l'abord du seuil.

Le liseron mourant demande qu'on l'arrose,
 Les oiseaux des bosquets ont fui vers le sapin.
 Tout pleure son départ, jusqu'au moineau morose,
 Qui demande à grands cris sa miette de pain.

On le voit quelquefois, le jour ou la nuit blême,
 Chercher partout, d'un œil hagard,
 Dans l'étoile du soir ou sur la fleur qu'elle aime,
 Le doux reflet de son regard.

Hélas ! de son amour, je cherche en vain la trace.
 Pas une larme..., rien..., pas même un souvenir,
 Pourquoi désespérer ? devant moi j'ai l'espace,
 Puisque je l'aime encor, n'ai-je pas l'avenir ?

FABLE DE... LAFONTAINE

(Pour le SAMEDI)

Un pauvre moineau qui aimait bien sa petite couvée, et qui était trop pauvre pour leur acheter un abri, résolut, un jour, de tenter un coup suprême pour sauver sa nichée qui se mourait de froid. Du haut de son arbre gigantesque il voit un superbe mouton, à la laine blanche et longue, qui broutait tranquillement son herbe tendre. S'élançant vers lui, et lui enlever quelques brins de sa trop abondante fourrure ne fut que l'histoire d'un instant, mais maître mouton, tout rouge de colère, l'apostropha dans ces termes :

—Quoi ! Vous, vilaine créature, vous osez de votre chef vous approprier ma laine ! Insolente !

—Il n'est pas nécessaire, répond le moineau, que vous fassiez autant de bruit pour une petite affaire comme celle là. Est-ce que vous vous plai-

gnez quand vos maîtres vous tondent complètement ?

—Oh ! répond le mouton, c'est bien différent. Si vous pouviez me l'enlever sans me faire mal, je n'en ferais pas grand cas.

Morale.

Volez des millions, on ne vous dira rien ; mais emparez vous d'une paire de chaussures ou d'un pain, et vous serez puni sévèrement.

UN COMPLIMENT EN ATTIRE
UN AUTRE

Une jeune fille écrivait au général Moltke en 1879, qu'elle était fière d'être née le même jour que lui, et lui souhaitait encore beaucoup d'années. Le général lui envoya son portrait et une lettre autographe dans laquelle il la félicitait de n'être pas née dans la même année que lui.

UN DISSIDENTIMENT MOTIVE



Elle.—Oui, comme le dit le livre, il y a une tête folle dans chaque famille. Ne le pensez-vous pas ?
Lui.—Dame ! Je puis être préjugé, attendu que je suis fils unique.

CONFONDU



Epicier. — Ecoutez, M. Dollard, sur les quatre livres de beurre que vous m'avez vendus, il manquait deux onces.

Cultivateur. — Bien aise de l'apprendre. Comme mes balances sont brisées, j'avais été obligé de me servir de la livre de thé que vous m'aviez vendue.

LA BOITE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

(Pour le SAMEDI)

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES

COTTON L'ERMITE

J'ai déjà rencontré des personnes, — point parmi les abonnés du SAMEDI, certainement, — qui recevaient avec une moue dédaigneuse le récit qu'on leur faisait de certaines aventures de personnages célèbres, de nos jours.

— Ces choses-là ! disaient-ils. J'aimerais bien mieux lire un roman ou un livre d'un grand auteur. C'est bien plus beau ! C'est bien plus amusant !

Ces personnes parlent fort sottement, car il faut être sot pour préférer à des récits réels, tirés de l'histoire, des fantaisies écloses dans l'imagination d'écrivains plus ou moins distingués.

Quel profit espère-t-on tirer de ces lectures frivoles ? Rien de bon pour l'esprit, encore moins pour le cœur.

Dans les livres frivoles on n'apprend que la frivolité ; dans les livres véridiques, outre qu'ils offrent des lectures plus intéressantes, on apprend des choses qui instruisent.

En voulez-vous un exemple frappant ? lisez l'histoire de Cotton l'Ermite.

Dans le canton de Tibiche, situé dans la paroisse de St-Pascal, le voyageur se trouve en face d'une charmante colline et d'un gracieux vallon, que la nature semble avoir voulu orner de tous les genres de beautés, en prévision d'une gloire qui allait à jamais les immortaliser. Sur le versant de la colline, entre les deux petits villages de Lichepain et de Roulebillot, situés à la distance l'un de l'autre de deux milles, était assise, vers la fin du siècle dernier, une antique construction ; c'était la hutte de Cotton.

Du haut de la colline se présente un splendide panorama. Sur un ciel toujours serein s'élevait la susdite cabane, qu'entouraient à l'envie, comme pour la garder, de nombreux mamelons tapissés des plus riches et des plus verdoyantes couleurs.

La vallée de Lichepain avait eu jusq'au dix-neuvième siècle pour seul mérite sa beauté. A la beauté, elle devait ajouter la gloire, la plus pure et la plus éclatante des gloires, celle de donner au village un personnage célèbre.

Cotton naquit de parents pauvres mais malhonnêtes, comme on dit. Vers l'âge de seize ans, il entra chez un riche seigneur de l'endroit. Enrichi des plus beaux dons de la nature et doué d'une âme chevaleresque, toute prête, hélas ! à se laisser séduire par le premier envirement des grandeurs. Il ne tarda pas à prendre l'esprit du beau monde au milieu duquel il vivait ; sans perdre sa foi, comme aussi sans se déshonorer par de honteux désordres, son âme devint avide des honneurs et de

la gloire du monde. Figurer avec éclat devant les riches, attirer les regards, et surtout provoquer l'admiration, par des actes de hardiesse, c'était pour lui, comme pour toutes les âmes bien nées qui se fourvoient, la suprême ambition ; c'était aussi le mobile de sa vie. La maison où il est, abonde en fêtes et en plaisirs, mais elle n'est pas le théâtre où brille la valeur guerrière. Il la quitte pour suivre ses frères dans la carrière des armes. Une occasion de se signaler se présente à lui ; il la saisit et s'offre au major Jean Dindon son parent, pour aider à la défense de Brise-Culottes contre l'armée de la Pointe aux Senelles qui s'avancait pour l'assiéger.

Favorablement accueilli par le major, il est chargé d'un commandement pour contribuer à la défense avec quelques autres officiers ; le commandant de la place ne reçoit que quatre cents soldats pour soutenir le siège. Un renfort était promis, mais on l'attendait en vain. La valeur ne manquait pas aux soldats de Brise-Culottes ; longtemps ils luttèrent avec énergie, quoique avec des forces inégales, comptant toujours sur un secours devenu nécessaire. Enfin le désespoir envahit la garnison, et, de guerre lasse, le commandant et son état-major sont près de se rendre. Mais Cotton est là avec son âme intrépide et son courage indomptable. Il ranime ses frères d'armes, relève leur moral abattu et enflamme si bien les cœurs, que tous se déclarent prêts à mourir plutôt que de se rendre.

Tandis qu'il fait des prodiges de valeur, un boulet vient le frapper et le renverse à demi-mort. Le courageux guerrier avait une cuisse brisée et l'autre horriblement meurtrie. Lui mis hors de combat, la garnison se rend. Les soldats de Pointe-aux-Senelles emportent dans leur camp l'héroïque blessé. Ils remettent la jambe, pansent ses plaies et le traitent avec une courtoisie digne des plus beaux temps. Quelques jours après, il le font transporter en litière à sa cabane.

Cotton était bien loin de soupçonner que le malheur dont il venait d'être frappé était un coup admirable de la providence. Il ne voyait dans cette fracture que l'évanouissement probable d'un brillant avenir.

Conservant encore quelque confiance et s'armant de son héroïque courage, il résolut de tout tenter et de tout souffrir pour se guérir et pour ne pas garder aucune trace d'un accident qui pouvait compromettre la grâce de son extérieur.

Les connaissances faites aux places d'eau



Lui. — Vous reverrai-je à la ville ?

Elle. — Y porterez-vous ce gilet rouge ?

Lui. — Ha ! Certainement que non.

Elle. — Mais alors, je ne pourrai jamais vous reconnaître. J'ai la vue si courte !

Dans la galerie de la chambre des Communes



— Tiens, le petit brun là-bas, il parle comme une invention. Quand il se lève pour dire son mot, il n'y a pas à dire, il faut que tout le monde y passe. Le neveu de mon cousin le tutoie.

Malheureusement, sa jambe droite, au lieu de se remettre, allait de mal en pis. Plusieurs charlatans sont convoqués pour étudier ensemble la nature du mal. Leur sentiment unanime est, ou que les os ont été mal rejoints dans l'opération, ou qu'ils se sont débités pendant le transport du blessé. Quant à leur conclusion, elle est terrible et ferait frémir bien des âmes valeureuses ; il ne s'agit rien moins que de rompre les os déjà soudés, et de recommencer l'opération. Les hommes de l'art ne cachent pas au patient qu'il achètera au prix d'atroces douleurs, non l'assurance, mais l'espoir du succès.

Cotton n'est pas homme à reculer ; il ne balance pas, il commande la fracture. Les charlatans se mettent à l'œuvre, et pendant cette opération le visage du soldat de Brise-Culottes n'accuse pas la plus légère altération ; on ne l'entend même pas pousser un soupir, tandis que les témoins de cette scène cruelle frémissaient d'effroi en entendant le craquement des os.

L'opération était accomplie, mais elle ouvrait une série de rudes souffrances. Fier de son courage, Cotton n'avait point voulu qu'on le tint ou qu'on le liât. Durant tout le cours de sa cure il demeura le même, et l'on eût dit à le voir qu'il était étranger à la douleur.

Tant de courage et un si cruel martyr allait, hélas ! être inutile, car le mal empirait chaque jour. Cotton sentit lui-même les approches de la mort.

Animé de sentiments chrétiens, il demanda un prêtre, se confessa et reçut avec piété le saint Viatique. C'était la veille de la fête de Saint-Pierre, le prince des Apôtres. Pierre se chargea de le guérir. Il lui apparut en songe, lui sauva la vie et le mit en voie de guérison ; mais il ne l'empêcha pas d'être boiteux pour le reste de sa vie. Les os de la jambe fracturée se soudèrent, les chairs reprirent vie et se fortifièrent, mais un miracle ne fit pas revenir les vingt fragments d'os qu'on avait extraits, non plus que le morceau d'os qui ressortait après l'opération, et que le patient avait fait scier pour que ses bottes en loup-marin, comme il le racontait plus tard lui-même, pussent s'ajuster avec grâce.

La convalescence de Cotton traînait en longueur et ne manquait pas d'ennui. Comme il avait toujours aimé les romans de chevalerie, il demanda à quelqu'un de lui en apporter. Par un dessein de la Providence, on ne trouva qu'un livre qui traitait de la vie des ermites. Ce n'était pas tout à fait des écrits de ce genre que désirait le malade, mais il dut bien s'en contenter. C'est ici que la grâce l'attendait. Cotton lit cet ouvrage. Son âme, naturellement grande, s'éleva au récit des vertus héroïques de ces ermites, et souvent il se dit : " Eh ! pourquoi ne pourrais-je pas faire, moi aussi, ce que font les ermites ? "

Les grands caractères, quand ils répondent à de grandes grâces, ne font rien à demi. Il en fut ainsi de Cotton.

Une nuit qu'il s'était résolu à se livrer, comme les ermites les plus austères, à des pénitences

impitoyables pour expirer ses péchés, il tombe à genoux devant une image de Notre-Dame placée près de son lit. Là, il conjure la Vierge bénie, la mère divine de celui qu'il allait prendre pour son chef auprès de Jésus, de lui offrir et de lui faire agréer ses services. Il lui promet d'abandonner la milice terrestre et le monde pour ne plus reconnaître jamais d'autre seigneur que Dieu, et de combattre toute sa vie pour sa seule gloire, n'ayant plus d'autres enseignes que celles de la Reine du Ciel, ni d'autre étendard que celui de Jésus-Christ.

L'arrêt était porté; il était décisif et irrévocable. Le monde, naguère encore si aimé, ne fut désormais qu'un exilé pour Cotton, et Cotton qu'un exilé pour le monde. Dès ce moment il laissa la maison qui l'avait vu naître, et s'en alla demeurer sur le sommet d'une haute montagne, où il se bâtit une hutte.

C'est là qu'il demeura abandonné de tous jusqu'à l'époque de sa mort, en 1858.

Il était alors âgé de quatre-vingt-douze ans,

Cette montagne qui sépare les deux paroisses de St-Pascal et de St-Louis de Kamouraska, a toujours porté depuis, le nom de *Montagne à Cotton*.

Celle-ci, haute de plusieurs mille pieds, domine les magnifiques plaines environnantes. Et si le voyageur, pour admirer le charmant paysage qui l'entoure, et le majestueux fleuve St-Laurent qui coule à trois mille plus bas, gravit ce rocher escarpé, il peut voir encore sur sa partie la plus élevée, dans un touffu de sapins, un amas de terre et de pierres.

C'est là qu'était autrefois la hutte de Cotton l'ermite.

AGUE ERAITE.

Lévis, juillet 1891.

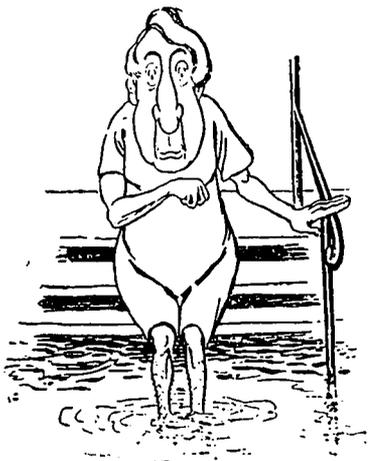
PETIT MANUEL DES BAINS FROIDS

Il y a deux manières de prendre les bains froids.

La première consiste à s'élaner dans une étendue d'eau suffisamment profonde pour contenir un corps humain tout entier; elle exige de la natation, du plongeon et divers autres évolutions aquatiques. C'est la façon la plus naturelle de se baigner et la seule qui soit en usage chez les poissons.

Le second procédé, qui est infiniment plus en honneur parmi l'espèce humaine, permet de prendre le bain sans se mouiller, ou du moins en se mouillant si peu que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

Le sujet commence par humecter au fil de l'eau quelques orteils qu'ils retire aussitôt en glapissant,



puis il risque son second pied, après quoi il effleure le cristal de l'onde pure avec cette partie du corps où les jambes se rejoignent à la faveur d'un caleçon.

Au bout d'une minute ou deux de barbotage frissonnant dans quelques pouces d'eau sur fond de bois, de sable ou de galet, on se retire en courant avec la satisfaction victorieuse de l'athlète qui vient d'affronter un exercice violent et périlleux.

Ainsi se baignent les chats, les araignées et petits crevés.

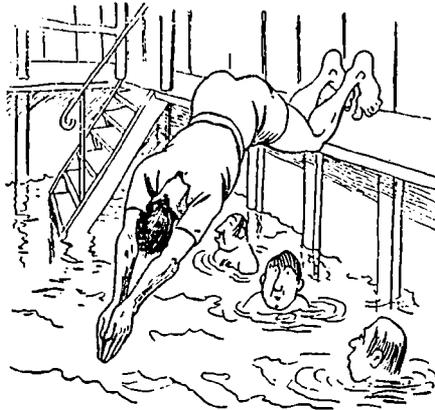
Entrer dans l'eau n'est rien; l'essentiel est de savoir s'en retirer; cette science, qui se nomme la



natation, est innée chez la plupart des animaux; mais l'homme civilisé ne l'acquiert généralement qu'au prix de longs efforts et de quelques douzaines de leçons à un écu chacune.

Les conseils les plus judicieux ne sauraient suppléer à cet apprentissage.

Nous nous abstenons donc de toute considération théorique à cet égard.



L'hygiène recommande d'entrer dans l'eau d'un seul coup en plongeant.

Le véritable amateur lance la tête la première, c'est ce que fait également la grenouille.



Les gens sans prétention sautent tout debout; les acrobates de tempéramment ou de profession exécutent généralement un double saut périlleux; les natures enjouées s'adonnent volontiers au plat séant qui est d'une charmante bonhomie, notamment lorsqu'il aboutit sur la tête d'une personne de l'assistance; c'est une façon comme une autre d'entamer des relations avec quelqu'un



dont on désire faire la connaissance, et plus d'une amitié durable a commencé par un de ces tête-à-tête inattendus.

L'art de plonger est le complément indispensable de la natation; un bon nageur doit savoir rester un certain temps entre deux eaux sans en



être incommodé; le tour de force le plus extraordinaire qui ait été accompli dans ce genre est celui de Jonas, qui demeura quelques mois au fond de la mer, où, comme on sait, une baleine avait gracieusement mis à sa disposition un intérieur assez confortable.



Les meilleurs plongeurs n'ont jamais rien fait d'approchant, ce qu'il est permis d'attribuer à l'extrême rareté des cétacés dans les places d'eau.

La Bible ne mentionne pas chez Jonas l'usage du tabac, mais cela tient apparemment à ce qu'il n'y avait pas de fumoir dans la baleine, en sorte que l'excellent prophète aura sans doute craint d'incommoder son hôte, qui pourtant se serait peut-être fait un véritable plaisir de renvoyer la fumée par les narines.

Tirer la coupe avec grâce et vigueur est le suprême du bon genre en natation.

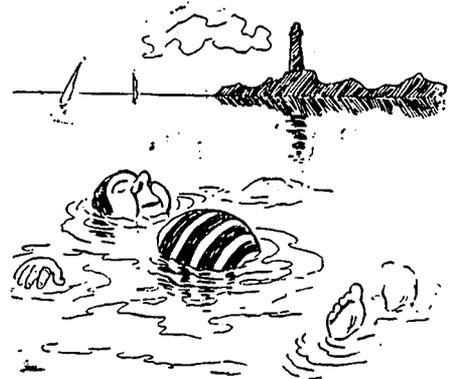
Une observation à ce propos; ne dites pas d'un homme qui excelle à ce sport:

"Il tire sa coupe comme le roi de Thulé!"

Ce serait aussi déplacé que si vous disiez d'un escrimeur de première force:

"Il tire l'épée comme Damoclès!"

Faire la planche est certainement la forme la plus délicieuse de la flânerie sur eau; malheureusement les conditions de l'existence actuelle, si fiévreuse et si mouvementée, ne permettent ce



loisir qu'à un petit nombre d'élus, car la plupart d'entre nous ont, aux bains froids comme dans les divers autres métiers sociaux, des communications à échanger, des politesses à rendre et des courses à faire, notamment la course au cochon, qui est fort en honneur dans quelques stations balnéaires.

En passant, une remarque zoologique: la faculté de faire la planche est ce qui distingue l'homme de la bête. Buffon ne l'a pas dit, mais je prends hardiment la responsabilité de cette assertion et je vous mets au défi de la réfuter.

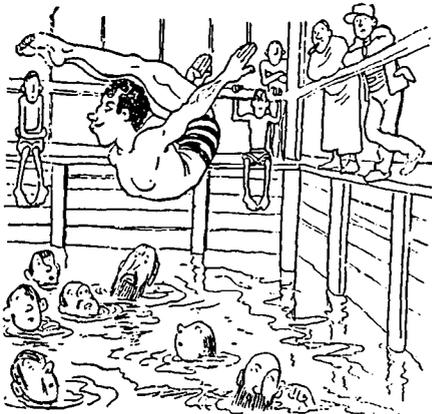


Tous les mammifères nagent à plat ventre, et l'on n'a jamais vu sur les rivières un chien faisant la planche, du moins de son vivant.

La question de la toilette n'est pas sans importance.

Aux bains de mer, l'usage exige un costume complet; cependant il serait exagéré, je dirai même imprudent, de porter des bottes à revers, quelle que puisse être l'humidité; ni même des fourrures, fût-ce par les temps les plus froids.

Le meilleur costume est celui qui donne le plus de liberté aux mouvements; c'est dire que le caleçon de bain de nos pères demeure préférable à tout autre vêtement balnéaire; quelques personnes croient devoir les illustrer de dessins humoristiques et d'inscriptions familières telles que "Gare la bombe!" ou "Vive Boulanger!"; nous sommes en mesure d'affirmer que ce genre de littérature est complètement abandonné du grand monde.



On conserve au musée Carnavalet quelques caleçons de bains historiques à devises; celui du roi Clovis, avec le fameux: *Baisse la tête, fier Sicambre!* et celui de Louis XIV, en brocart: *L'Etat c'est moi!*

PAS SI DÉSESPÉRANT QUE CELA



La mère Breton.—Docteur, je ne sais pas quoi faire de mon garçon. S'il était plus joli, j'en ferais un acteur.
Le vieux médecin.—Faites en un docteur.
La mère Breton.—Oh! docteur, il n'est pas si laid que cela.

Origine de certaines locutions

TOCSIN

Un juriconsulte du xive siècle, Guy Coquille, donne de ce mot l'étymologie suivante:

Il faut dire *Toque-Saint*, car dans l'ancien langage français, encore usité dans quelques provinces, le mot *Saint* signifie une *Cloche*, et de là le proverbe, quand on dit le bruit si grand "qu'on n'oyerait pas les saints sonner." *Toquer*, en langage picard, c'est *toucher*.

Saint, qui s'était d'abord écrit *seign*, venait du latin *signum*, *signal*.

Ainsi *Tocsin* veut dire: Donner un signal.

FENDRE L'OREILLE

L'origine de cette locution, appliquée à un fonctionnaire qu'on met en retraite, est fort irrispectueuse pour les administrations civiles et militaires.

C'est une allusion, à l'opération qu'on fait subir aux vieux chevaux de l'armée mis à la réforme et auxquels on "*fend l'oreille*" pour les reconnaître, au cas où les marchands de chevaux les proposeraient de nouveau à la remonte.

LE CADENAS

Saint-Simon parle comme il suit du *Cadenas* que l'on sert à la table des princes:

Le *Cadenas* en question était une boîte d'or et parfois de vermeil, où était conservé le couvert: le couteau, la cuiller et la fourchette du roi.

Avoir le *cadenas*, c'est-à-dire avoir ce coffret à côté de soi à table, était la marque de la plus haute naissance. Le roi, la reine, le dauphin, le fils du dauphin, et parfois les frères du dauphin, étaient les seuls à avoir le *cadenas*. A tous les princes du sang, quand ils se mettaient à table, un officier présentait la serviette, mais l'argenterie dont ils se servaient était placée à côté d'eux.

LES SCELLÉS

Les serrures de nos aïeux consistaient simplement en des nœuds très difficiles à défaire. Chacun avait alors son nœud, comme chacun a aujourd'hui sa serrure ou sa clef. L'art de ces nœuds consistait à bien cacher les extrémités des cordons qui les formaient. Cependant, comme il se trouvait alors des personnes habiles à délier des nœuds, on ajouta le sceau et le cachet, qu'on apposait aux deux bouts, unis ou séparés.

Ce genre de fermeture est encore en usage. En justice on dit: *Poser le scellé*, lorsqu'un officier de justice a mis un cachet.

L'ORGUE DES CHATS.

La musique a été parfois l'occasion d'inventions excentriques et même ridicules. Une des plus célèbres est celle de l'*Orgue des Chats*, dont le père Ménestrier, savant jésuite du xvii^e siècle, nous a laissé la description dans son livre sur les *Représentations en musique*.

Lors du voyage que Philippe II, roi d'Espagne, fit à Bruxelles, en 1549, pour visiter son père

L'AUTRE CÔTÉ DE LA MÉDAILLE



Tottie.—Des conquêtes? Je ne pouvais plus les compter. Tous les soirs, c'était un galant nouveau qui me conduisait au théâtre.
Gertie.—Tu as bien fait de revenir ma chère! On aurait dit que tu ne savais pas garder un amoureux plus d'une journée.

Charles-Quint, il y eut des réjouissances de toute espèce, et entre autres un cortège tenant, à la fois d'une mascarade et d'une procession. Le plus curieux de la cérémonie était un chariot portant un orgue; l'organiste était un ours, et les tuyaux étaient remplacés par des boîtes longues et étroites dont chacune renfermait un chat. Les queues qui dépassaient, étaient reliées aux touches du clavier par une ficelle, de sorte qu'il suffisait de presser les touches pour tirer les queues correspondantes, et faire sortir des boîtes des mialements de colère ou de douleur, selon le caractère du chat ainsi offensé. Un chroniqueur prétend même que les chats étaient arrangés d'après leurs voix, de manière à produire les notes de la gamme. Le souvenir de ce concert resta comme celui d'une musique fort digne d'être connue, et fut renouvelé par la suite à deux reprises, à Saint-Germain en 1753, et à Prague en 1773.

IL FAUT S'AIDER ENTRE SŒURS

Une jeune fille, le jour de son mariage, a vendu son piano pour acheter une machine à coudre et l'étoffe nécessaire à une robe ordinaire, et s'est de suite mise à l'œuvre. Son mari en répandit la nouvelle, et quinze jours plus tard ses quatre sœurs étaient mariées.

COMMENT ON FAIT UN JOURNAL

Rédacteur.—Avez-vous pu découvrir quelque chose sur le meurtre de ce matin?
Reporter.—Non, rien!
Rédacteur.—Pas un fait?
Reporter.—Non.
Rédacteur.—Pas de rumeurs?
Reporter.—Rien du tout.
Rédacteur.—C'est bien! Limitez-vous à deux colonnes.

DIFFICILE A RESOUDRE



Dame charitable. — Pauvre malheureux ! Et rien pour vous soutenir, vous consoler, je suppose ! Vous n'avez pas de religion dans le cœur.
Le tramp. — Si fait, madame, j'ai quelque chose dans la région du cœur. Je ne sais pas si c'est de la religion ou mon rhumatisme qui me reprend.

COMME DANS LE PARADIS TERRESTRE



ÈVE Johnson, la fille du plus riche planteur de la Floride, avait vingt ans, une figure charmante, des cheveux d'ébène, des dents d'une blancheur de neige et des yeux oh ! mais des yeux. Elle était fort instruite, parlait l'espagnol, le français, l'allemand et l'anglais ; elle était bonne musicienne, chantait agréablement, et... écrivait même des vers que son père et sa mère trouvaient toujours magnifiques : bref, c'était une vraie perle entre toutes les jeunes filles.

Tant de richesses et tant de perfections faisaient que miss Johnson était fort admirée par tous les jeunes gens de la ville de Fernandina et des environs, et les soupirants tournaient autour d'elle comme les papillons autour d'une rose parfumée. Le plus heureux de tous ces papillons devait être Adam Playfair, fils d'un riche planteur, dont les propriétés se voient encore le long du Rio-Jardo.

Adam et Ève se plurent, devinrent bientôt fiancés et le jour de leur mariage fut fixé.

Bien que les familles des jeunes gens fussent enchantées de cette union, il y avait pourtant, dans la maison de la fiancée, un homme qui n'était pas content : c'était un jeune homme noir, fort laid, nommé James Harry, qui nourrissait une haine profonde contre la fiancée. La mère de ce serviteur avait été autrefois la nourrice de la jeune fille, et celle-ci, enfant, avait joué avec lui, et lui avait, plus tard, montré quelque amitié sans se douter qu'il l'aimait en secret. Une colère furieuse bouillonna dans le cœur du nègre

stupide et méchant lorsqu'il vit partir le cortège à l'église.

Après la cérémonie, l'heureux couple revint à l'habitation du père Johnson, où un splendide repas fut servi ; puis les jeunes époux montèrent en voiture pour se rendre à l'hacienda de la famille du marié, où dans une fort jolie maison, une magnifique chambre à coucher avait été préparée pour eux. Nous nous abstiendrons de toute description, afin de ne pas allonger inutilement le récit de cette véridique aventure.

La jeune femme avait déjà pris place dans le lit nuptial, et Adam s'apprêtait à aller l'y rejoindre, lorsque, tout à coup, Ève bondit, en criant, jusque dans le milieu de la chambre. Son époux, stupéfait, l'interrogea, sans pouvoir obtenir de réponse ; la pauvre femme, pâle comme une morte, ne pouvait articuler une parole, elle tremblait comme une feuille et montrait, du doigt, le ciel de lit. Adam leva les yeux dans la direction indiquée et aperçut, suspendu dans les rideaux, un gros serpent, dont l'es-

èce est bien connue en Floride pour être fort venimeuse.

On dit que la première Ève, dans le Paradis terrestre, n'avait nullement craint de regarder le serpent, qui lui fit manger du fruit défendu. Mais notre Ève américaine n'était point si courageuse et Adam se mit à la recherche d'un arme quelconque, qu'il ne trouva pas, d'ailleurs, car il n'y avait même pas, dans la chambre, une simple canne du plus petit calibre.

Pendant ce temps, le serpent commençait à descendre, en montrant parfois sa tête entre les rideaux, et Ève se mit à crier :

— Au secours ! Au secours !

Adam se dirigea vers la porte, elle était fermée à l'extérieur il courut à la porte qui donnait sur le jardin et la trouva fermée de même. Il examina les volets des fenêtres... ils avaient été fixés avec des vis et n'auraient pu être ouverts rapidement.

Que faire ?

Il regardait tour à tour sa femme et le serpent. Ce dernier s'était couché en rond sur le lit, la gueule grande ouverte ; il fixait Ève qui semblait fascinée. En effet, le regard rivé sur le reptile, elle commençait, en tremblant à s'approcher du lit à petits pas. C'était à désespérer !

Le malheureux Adam, qui perdait un peu la tête, aperçut un grand coffre garni d'une serrure et résolut de s'y réfugier avec sa femme. Il la saisit, la porta dans la malle, s'y fourra lui-même, et referma le couvercle presque entièrement, ne laissant qu'une petite fente pour pouvoir respirer et aussi surveiller les mouvements du serpent.

Au bout d'une demi-heure la jeune femme revint à elle et demanda :

— Où suis-je, Adam ?

— Nous sommes dans la malle, Ève !

— Et le serpent, que fait-il ?

— Il est dans le lit.

— Allons-nous rester ici ? J je grelotte de froid.

— Ce n'est pas le froid qui vous fait trembler, c'est la peur. Je vais m'approcher du lit, où pend le cordon de sonnette. Je n'ai pas songé à m'en servir quand je vous ai vue dans ce triste état.

— Ne me quittez pas, mon cher Adam !... Le serpent va vous mordre et je deviendrai veuve...

Adam attendit encore près d'une demi-heure et dit enfin :

— Savez-vous bien, ma chère Ève, que notre situation dans cette malle est ridicule et fort désagréable ?

Oh ! oui ! Voilà déjà bien longtemps que nous y sommes et que le serpent est dans le lit.

— Permettez-moi donc d'aller tirer le cordon de sonnette.

La jeune femme ne répondit pas tout d'abord, mais le serpent avait levé la tête et fait entendre un sifflement si caractéristique qu'elle empêcha son mari de s'approcher du lit.

Le sifflement du reptile n'était pas dangereux cette fois, au contraire, il annonçait la délivrance, et une humble souris allait devenir le moyen de salut. La pauvre petite bête trottinait sur le plancher, et, comme hypnotisée, fixant le serpent avec épouvante, elle s'approchait de plus en plus du monstre et finit par bondir dans sa gueule ouverte.

Adam, voyant la souris dans la gueule du serpent, comprit que tout danger immédiat était écarté ; il fit un énorme bond jusqu'au cordon de sonnette, et, par un carillon bien senti, réveilla la maison tout entière, puis il s'empressa de regagner son refuge dans la malle.

Le père, la mère, les serviteurs, furent bientôt rassemblés devant la porte de jeunes gens et, sur cette porte ils aperçurent une croix noire et le nom de James Harry inscrits avec un morceau de charbon. Le père Playfair s'empressa de demander :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ouvrez la porte !

— Je ne puis pas, répondit Adam du fond de sa malle. Les deux portes sont fermées à l'extérieur et les volets sont fixés avec des vis. Si la clef n'est pas dans la serrure, enfoncez la porte ! Ma femme et moi nous sommes dans le coffre, et, dans le lit, il y a un serpent qui vient d'avalé une souris. Apportez des armes pour tuer cette bête venimeuse.

On enfonça la porte, on tua le serpent et on délivra les mariés. Mais la pauvre Ève tomba malade et dut garder le lit pendant une dizaine de jours.

Le méchant nègre amoureux avait été envoyé d'avance, avec d'autres serviteurs, pour porter des vêtements, du linge, etc., au nouveau logis de la mariée. Pendant le banquet qui eut lieu chez M. Johnson, où était également réunie toute la famille Playfair, James Harry apporta un serpent dans la chambre à coucher et ferma les volets ainsi que la porte donnant sur le jardin ; puis, après l'arrivée des nouveaux mariés, il ferma la seconde porte sur laquelle avec un charbon, il fit une croix et écrivit son nom. Quelques instants plus tard, il jetait les clefs dans le Rio-Jardo et prenait la fuite, sans doute pour éviter les remerciements que M. Adam n'aurait pas manqué de lui adresser pour son joli cadeau de noces.

Lorsque la jeune femme fut guérie, son beau-père, qui ne détestait pas la plaisanterie, fit un soir, en riant, allusion à la fameuse nuit :

— Je vous assure, mes enfants, dit-il, que personne n'a eu jusqu'ici une nuit de noces aussi intéressante que la vôtre. Adam, Ève et le serpent étaient là en personne, un vrai paradis terrestre.

IL NE FAUT PAS JUGER PAR LES APPARENCES

Conducteur des chars. — On ne fume pas ici, monsieur, vous allez sortir.

Père Lartichaut. — Je ne fume pas, non plus.

Conducteur. — Vous avez votre pipe à la bouche !

Père Lartichaut. — Eh bien ! J'ai mon pied dans ma botte ; ça ne veut pas dire que je marche

LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

CHAPITRE I

(Suite)

—Attention ! z'ai placé l'oune près dé l'outre les deux zounes cœurs, et, té ! z'en souis certain, l'incendie s'allouméra.

De ce moment le regard observateur du vieux Luco ne quitta ni le marquis ni la belle Écossaise.

Selon les traditions bretonnes, du reste, fort appréciées et fort approuvées par le nabab, le dîner se composait de plats innombrables ; les vins étaient sérieux : le service très bien fait, majestueusement, correctement.

La marquise veillait au bien être général, sa causerie ressemblait à la trame régulière d'un tissu sur lequel elle provoquait les invités à lancer des traits, à broder des fleurs.

M. Richebrae se multipliait ; il expliquait au flegmatique Écossais l'origine de ses vins, racontait ses voyages ; et, tandis que bordaux et champagne circulaient, il adressait à mistress Morridge un signe de tête gracieux un sourire engageant ; et mistress, avec un autre sourire plein de gratitude, tendait son verre.

Barbara Morridge s'était enfin dépoillée de ses voiles. On pouvait donc la contempler à loisir, avec une branche de roses contourant son chignon indigent, et des lunettes bleues adoucissant à son tendre regard l'éclat des lampes.

Elle mangeait, mangeait ; buvait, plus encore.

De la place où il demeurait presque silencieux, Mare de Réchan la regardait avec étonnement et trouvait le spectacle intéressant. de la nuance rose, le nez de la respectable dame était passé à la nuance carmin. Elle s'alourdissait, s'arondissait, et le carmin tournait au craniois.

—Encore pensa Mare, en la voyant revenir pour la troisième fois au pudding fortement trempé de rhum. Quel capacité !

La capacité était grande, la tête solide car, lorsque le café fut déposé sur le guéridon de la terrasse, mistress Morridge se mit à siroter son moka, et à déguster son verre de liqueur dans un état de parfaite béatitude, mais l'esprit fort calme, fort libre.

L'air était pur, le ciel peuplé d'étoiles, la terrasse embaumée.

—Oun souperbe temps, pensait Luco, en venant enlever le plateau et la cafetière de vieil argent, oune douce soirée faite pour les rêves et l'amour. Si les deux zounes cœurs né palpitent pas, c'est qué lé mounde il a bien sanzé depouis ma belle zounesse,

Et tout en disparaissant, il continuait sous forme de monologue :

—Té, là-bas, dans mouu pays nous auriouns fait ouu peu dé mousique, zanté avec la mandouline... Mais, per Becco ! messieu, Castoun, il a la frondeur d'ouu glacoun, et la et la belle petite blounde, elle est fière comme oune princesse des Espagnes.

Luco avait raison. L'incendie ne s'allumait guère. Margaret, habituée à voir autour d'elle tout un essaim de folâtres papillons, toute une cour de jeune beaux, l'adulant, l'admirant, l'encensant en voulait quelque peu aux marins de leur réserve ; et, plus les deux amis lui étaient secrètement sympathiques, plus elle s'irritait de leur manque d'empressement.

D'habitude, miss Mac-Bayle apportait dans les salons une vive gaieté. Elle possédait, au

plus haut degré, la science de ces riens avec lesquels les gens du monde jonglent entre eux, de neuf heures à minuit, se souriant, s'attaquant, se défendant ; mais, ce soir-là, Margaret ne fit aucun frais ; elle prit plaisir, au contraire, à froisser Mare à froisser Gaston par l'excentricité de ses discours, forçant la note, et mettant dans une lumière outré ses fantaisies et ses caprices.

Assise près d'une table de chêne sculpté, où se trouvaient quelques livres de choix, elle les dédaignait pour feuilleter un album de modes, sur lesquelles elle paraissait méditer profondément.

Gaston, poussé par son grand-père, qui venait de lui reprocher son peu d'ammabilité, s'était approché, et maintenant regardait la gravure avec un intérêt simulé.

—Quelle délicieuse toilette ! fit-il enfin, pour rompre un long silence, dont la prolongation devenait embarrassante.

En parlant ainsi, il désignait un dessin de la *Mode illustrée*, représentant un costume très simple, mais du meilleur goût.

Prenant ces paroles pour un reproche direct adressé à sa mise étrange, Margaret rougit légèrement, plissa dédaigneusement les lèvres, et indiquant, du doigt, une autre toilette ultra-extravagante, ultra-tapageuse.

—Voilà mon goût, moi ; cette petite veste brodée, quelle grâce incomparable ! Demain, j'enverrai ce modèle à mon couturier en le chargeant d'en modifier la coupe. Charmant, plein d'effet sur le turf ce costume, cette ombrelle grangée d'or, cette jupe courte et ces flots de ruban cerise qui s'agiteront au vent.

Margaret était lancée.

—Oh ! moi, j'adore les courses, reprit la folle enfant, et les chevaux, et les jockeys, et les paris. J'ai gagné cent louis au comte de Mauriac. Le connaissez-vous ce noble personnage aux mains blanches et soignées, qui, avec tant d'art, sait loger, dans son orbite, son lorgnon carré sans monture ? Il a déjà croqué trois héritages, et maintenant, maintenant...

Elle s'arrêta, regardant en face ses interlocuteurs puis elle reprit, en remuant malicieusement la tête :

—Maintenant, Messieurs, il chasse à l'héritière ?

Mare et Gaston l'écoutaient avec une vive surprise.

—Hector de Mauriac, reprit Margaret d'un petit ton cavalier, est cependant fort aimable. Il invente de merveilleuses figures de cotillon ; il est plein de complaisances et court pour ses amis... Je lui confierai peut être Seymour. Vous ne connaissez pas Seymour ? Un pur sang, une bête superbe. J'ai fait des folies pour l'acquérir.

—Des folies... et vous l'avouez, répliqua Gaston, d'un accent persilleux.

Le sang monta au visage de Margaret, ses fins sourcils se contractèrent, elle releva la tête et resta quelques secondes ses yeux fixés sur Gaston ; puis avec un impertinent haussement d'épaules :

—Oui, certes, des folies ! cela vous étonne ? Sachez, marquis, que, dans ma tête blonde, j'ai tous les caprices, et que je ne veux jamais leur donner un refus.

—Je vous plains, miss, dit la voix assurée de Mare de Réchan.

Son regard croisa celui de l'Écossaise ; !! était si ferme, si droit, si puissant, que Margaret ne put le soutenir ; ses paupières fièrement levées s'abaissèrent et elle garda un long silence, très surprise, très outrée et très charmée à la fois de rencontrer deux caractères qui ne flattaient pas. Elle en voulait aux jeunes marins ; et néanmoins elle concevait pour leur franchise une profonde estime ; mais elle se gardait de leur laisser deviner

ce sentiment, et ne leur montrait que froidur glaciale.

À l'heure suivante, elle quitta le Roseoat. La baleinière glissait vers le yacht. Enveloppée dans un ample burnous, Margaret se tenait debout dans la lumière vaporeuse de la lune ; elle ressemblait à une Dame blanche. Mobile et changeante, sans rancune dans le cœur, elle souriait aux deux marins resté sur la grève, et agitait la main en signe d'adieu.

—L'étrange fille ! disait Gaston. Que penser de cette enfant terrible, tantôt emportée comme un ouragan, tantôt enfermée dans une réserve de glace ? En vérité, si cette jeune fille capricieuse est le produit de l'éducation moderne, j'en viendrai à regretter le "Tenez-vous droite et ne parlez pas, Mesdemoiselles !" dont on usait envers nos grand-mères. Quel aplomb à cette Écossaise ! Elle est riche, c'est vrai : admirablement jolie ; mais, mais...

—Mais la chasse à l'héritière n'a rien qui ne tente, et tu ne marcheras point sur les brisées du beau Mauriac.

—Je t'en réponds, mon cher Mare. Comment allier à l'idée du bonheur domestique cette figure sphinx ?

—Et pourtant, fit Mare devenu rêveur, il y a, je crois une âme généreuse cachée sous les folies de cet enfant. As-tu remarqué comme ses yeux sont devenus humides lorsque tu embrassais ta vieille Marie-Jeanne ?

Gaston ne fit aucune réponse alluma un londrès, et les deux amis reprirent le chemin du Roseoat.

Sur la terrasse ils aperçurent Luco assis devant un verre de chartreuse, et bourrant une grosse pipe d'écume, qu'il enveloppait d'un regard amical et dont il lustrait complaisamment, avec le pouce, le fourneau luisant et rebondi.

—En bien ! que fais-tu là, mon vieux Luco ? interrogea le marquis de Trémour, en lui frappant affectueusement sur l'épaule.

Luco se leva et élargissant des paupières :

—C'est mousieur Risbrae qui m'a permis dé boire à la santé oume petit coup dé surtrouze ; et pouis, zé sounze à faire votre bonheur sour cette terre, dans cette triste vallée dé larmes, mousieur Gaston.

Le jeune homme éclata de rire.

—Songe, songe, mon brave Luco, et trouve-moi dans la vallée de larmes quelque petit coin bien abrité, bien fleuri, que jamais ne baignera le fleuve amer.

Mare et Gaston passèrent, et Luco, demandant des inspirations à sa pipe d'écume, se mit à fumer languissamment.

—Zé né souis pas content, grommelait-il, mais pas content dou tout, bagasse ! Zé né commais plous rien à la zounesse. Ah ! dé mouu temps, dans mouu pays, deux zounes cœurs né seraient pas restés dé glace devant ouu album d'imazes. En tournant les pazes, ou ourait zoué dé la promelle... et puis lé livre fermé, ou ourait dansé ouu petite tarentella.

Tout en suivant du regard les spirales de fumée qui tourbillonnaient dans l'air Luco se dandinait sur sa chaise, se rappelant sans doute les tarentelles dansées autrefois sur les rives italiennes.

—Oui, fit-il en agitant tristement la tête, et revenant à sa chartreuse, oui, ou ourait dansé, sauté aux accords dé la mandouline les yeux auraient flamboutyé, lé zounne galant aurait ouffert quelque souperbe fleur à la belle : oune rouse, oune zasmun, oune myosotis d'azour... et, per Becco ! les cœurs sé seraient alloumés.

Luco se prit à réfléchir avec mélancolie ; puis, relevant brusquement la tête :

—Faut croire que c'est le souleil de mon

pays qui produit ces amitiés sarmantes : le soleil et la mandoline... Ah ! té ! cette Bretagne ! ciel de plomb ! climat impitoyable ! Dire que z'ai mis l'oune près de l'oune oum marquis ravissant, oune zoune miss qui est oune perle de beauté, et il n'a pas zailli oune misérable étincelle ! Ils sont restés là sombres, sombres, oune vraie nouit sans étoiles... Désoulant !... désoulant !... Affrouse Bretagne !

Et, perdu dans un nuage de fumée, Luce se mit à chercher quelque combinaison nouvelle qui put enflammer les cœurs glacés de miss Mac-Bayle et du marquis de Trémur.

CHAPITRE III

Le lendemain, Marc et Gaston se retrouvèrent sur la terrasse. De là ils admiraient les dunes noyées dans une brume matinale, et leurs regards, remontant vers la vallée, se perdaient dans un fouillis de lierre, de genêts à fleurons d'or, de bryère rose. Jusqu'à fleurir sur les rochers, les ronces et les jones grimpaient à l'envi. Puis, au creux du vallon, un ruisseau babillait, s'arrêtant par-ci par-là pour deviser avec les fougères, ou raconter ses secrets aux grands roseaux.

— C'est là, dit Gaston, sur les bords de ce ruisseau, que pour la première fois, mon père vit ma mère. Que mon aïeule m'a souvent raconté cette rencontre !... Ils s'aimaient : s'ils eussent vécu, leurs mains se fussent toujours fidèlement serrées, dans le bonheur comme dans le malheur.

Les yeux des jeunes marins suivaient le courant du ruisseau, qui, en approchant de la grève, se faisait de plus en plus jaseur ; il sautillait sur les pierres, les couvrant d'une légère écume.

Puis après s'être enlaidi à plusieurs reprises sur quelques gros rochers, suivant ainsi la destinée commune à tout ce qui respire, à tout ce qui s'agite, à tout ce qui chemine en ce monde, il s'élançait d'un grand élan et allait se perdre à jamais dans la mer.

Pauvre ruisseau, pensa Marc, il a vécu !

Un bruit d'avirons attira son attention.

La baleinière de Lord Mac-Bayle approchait du rivage. Les rameurs, entièrement vêtus de blanc, agitaient leurs rames avec un ensemble parfait ; et bientôt Margaret sauta légèrement sur la grève.

Elle était éblouissante dans sa toilette matinale, blanche et rose, faite d'étoffe très-simple, mais d'une coupe des plus élégantes.

Elle s'attardait à regarder les vagues qui couraient l'une sur l'autre, en frangeant d'écume le sable fin ; puis, ayant consulté sa montre émaillée, elle changea d'allure, activant sa marche ; le bichon Toby courait en avant, et Barbara Morridge, fort distancée, la suivait, soufflant, haletant sur son chapeau cloche artistement voilé, et tous bas maugréant contre la jeunesse qui a des ailes... contre la jeunesse qui jamais ne sait marcher posément.

Parfois Margaret se retournait et s'écriait gaiement :

— Allons, Morridge. *Hip ! hip ! forward ! forward !*

Malgré ces encouragements, la digne mistress poussait de profonds soupirs dès qu'il s'agissait de s'enlever dans un bond léger pour franchir une flaque d'eau, un lac minuscule formé par la mer dans les creux du sable.

Elle jetait aussi des exclamations d'horreur, l'infortunée Morridge, lorsqu'elle devait fendre une nuée de pucerons qui, follement, dansaient des sarabandes sur la grève humide.

Margaret riait de cet effroi ; et, revenant vers sa gouvernante contournant les roches, elle s'amusa à lancer de nouveau sous les pas de Morridge la nuée de sauterelles affolées.

— Cette Écossaise n'est qu'une enfant gâ-

tée : murmura Gaston ; vois, Marc, comme elle abuse de son complaisant chaperon.

— Peut-être as-tu raison, fit le jeune médecin ; cependant elle est bonne... Regarde !

Il désignait un groupe de jeunes pêcheurs qui, le filet sur l'épaulé, le panier au bras, s'élançaient vers Margaret.

— Bonjour ! bonjour ! s'écriaient-ils.

Et les petites mains hâlées tendaient à miss Mac-Bayle les paniers de pêche ou l'on voyait des chevrettes encore frétilantes sur leur lit de goémon, des moules avec leur calcaire bleu, des coquillages finement rayés, de petits crabes verdâtres, guerriers lilliputiens, armés jusqu'aux dents, et redoutables à tout un monde d'atomes sous-marins.

Margaret souriait aux jeunes Bretons, puis elle prit çà et là dans les corbeilles un brin de goémon qui s'irait au soleil, une coquille nacrée ayant un doux éclat de perle ; et entre tout les pêcheurs, elle distribua une richesse de pièces blanches.

— Ne la jugeons pas encore, reprit Marc visiblement ému.

Margaret venait de gagner la route qui conduit de Saint-Michel-en-Grève à Saint-Etienne.

Bientôt elle passa devant la terrasse du Roseat. Ses yeux se levèrent étincelants de franchise, de hardiesse, de gaieté ; puis devant le salut respectueux des deux marins, changeant aussitôt le caractère de sa physionomie, elle devint tout à coup la correcte et raide miss anglaise et passa en saluant d'un mouvement de la paupière.

Et Morridge, voulant atténuer ce que cet air de profonde indifférence pouvait avoir de blessants :

— Oh ! dit-elle, je demande vôtre pardon, gentlemen, si nous passons si vite devant ce matin. Nous sommes courants bôcoup pour la lettre de Germaine de Guérande.

— Germaine de Guérande fit Gaston d'une voix tremblante d'émotion, et devenant extrêmement pâle.

Oh ! vôs connaître elle, répliqua Morridge : c'est la plus tendre amie du cœur de miss Mac-Bayle. Tôjours son lettre arrivait fidèlement sur le mâti.

Profitant de ce léger temps de repos, de son mouchoir plié en éventail elle aéra son visage enflammé : mais il fallait suivre, car Margaret avançait toujours. Elle venait d'apercevoir le facteur, il marchait de son pas cadencé, une courroie de cuir sur l'épaulé soutenant la boîte aux lettres.

— *All right ! All right !* cria Margaret en avant ! en avant ! Toby.

Docile au commandement de sa maîtresse le petit chien galopait sur le commandement de sa maîtresse. le petit chien galopait sur la route poussiéreuse, mettant en mouvement les grelots de son collier d'argent. Il était admirablement dressé, ce Toby, et le facteur était aussi accoutumé à la manœuvre ; car le bichon revint bientôt, portant entre ses blanches canines une large enveloppe satinée et parfumée d'une légère senteur de verveine.

Margaret saisit la lettre ; et joyeusement, sans s'inquiéter de Marc, sans s'inquiéter de Gaston, reprit le chemin de la grève. Elle voulait regagner son yacht, et là, dans la solitude de sa cabine, doucement balancée par les vagues, lire et relire et savourer encore la lettre de son amie.

— Germaine de Guérande !... se redisait Gaston demeuré tout rêveur sur la terrasse, Germaine de Guérande !...

Lorsque nous ouvrons le livre de notre mémoire, lorsque nous le tournons feuillet à feuillet, chaque page porte un nom ; mais il en est toujours une sur laquelle nous nous attardons, sur laquelle aussi notre regard se mouille.

Gaston serrait fortement la main de Marc.

— Qui m'eût dit, reprit-il à voix presque basse, qui m'eût dit que j'eusse entendu prononcer, au Roseat, sur une plage bretonne, ce nom tant aimé ! Germaine de Guérande ! Ah ! Dieu est bon ! Dieu est bon !

Alors il se mit à épuiser avec Marc de Réchan les " T'en souviens-tu ? " ... Te souviens-tu de notre séjour en Algérie !... Te rappelles-tu la fête du *Jean-Bart*, où pour la première fois j'entrevis Mlle de Guérande et notre long voyage... et la constance de ma pensée.

Et les deux amis se mirent à longuement évoquer le passé.

Dans le cœur du marquis, le souvenir de Germaine datait déjà de trois années. Gaston était alors embarqué sur l'escadre dont les navires mouillaient devant les côtes algériennes.

D'horribles sécheresses désolaient ce pays, la souffrance était grande, et un illustre prélat, dont tous connaissent le nom, l'âme généreuse, la vaste intelligence, non content d'avoir ouvert son palais épiscopal aux affamés, se prodiguait, faisait quête sur quête, appelant à son aide l'Eglise entière : cette charité catholique qui sème de toutes les souffrances, qui sait toujours trouver une aumône ; que ce soit pour les chrétiens d'Europe, pour l'Arabes du désert, ou les noirs africains.

Voulant s'unir à cet élan de bienfaisance, les officiers de l'escadre résolurent d'organiser une fête sur le vaisseau amiral. On danserait, puis, après la danse, on ferait une vente au profit des affamés. Les comptoirs seraient tenus par les jeunes filles les plus jolies et les mieux posées de la ville.

Sur le pont du *Jean-Bart*, transformé en sorte de une patio oriental, on ne voyait que girandoles de verres de couleurs et palmiers au vert feuillage. Une fontaine jaillissante égrenait ses gerbes dans un bassin garni de légers bambous et, comme dôme à cette salle de fête étincelait un ciel d'Orient tout diamanté d'étoiles. L'amiral, en grand uniforme, la croix de Commandeur au cou, allait d'un groupe à l'autre, ayant pour tous un mot aimable. Il faisait signe à ses aides de camp, et ceux-ci s'empressaient auprès des nouveaux arrivants.

Une baleinière venait d'accoster. Elle amenait la famille de Guérande. Maintenant l'amiral, suivi du marquis de Trémur, s'inclinait respectueusement devant une femme ayant vraiment grand air dans son costume de satin noir égayé de nœuds ponceau ; mais ces nœuds rouges faisaient ressortir sa pâleur, et, dans cette fête où tous les visages avaient expression rayonnante, cette figure creusée et souffrante impressionnait vivement.

Tout près de sa femme se tenait la comte Maxime de Guérande. C'était un homme grand, mince, avec des traits fins et fatigués.

Il connaissait tous les officiers du bord, souriait à ses amis, serrait fortement à l'anglaise, les mains qui se tendaient vers la sienne, et bientôt il fut mêlé à un groupe de joueurs qui paraient près d'une table d'écarté.

(A suivre)

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle — 16 pages. 3 fr. par an. — Poésies, nouvelles, chroniques, etc. — Écrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861. — Correspondance littéraire. Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS : Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas.

NEW-YORK : F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

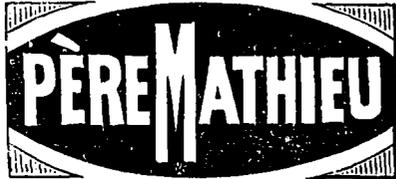
25 Cents la Boite.

LE MUSEE DES FAMILLES. (58e année), paraissant deux fois par mois, publié dans son No. du 1er Juillet 1891: *Les dix doigts de Jean Ruthé*, par Sixte Delorme. — *Les gaietés du mois*, par Willy. — *En faction*, par A. Merklein. — *Un Libraire en 1830*, par Ad. Julien. — *Le Page*, par L. Dequillebecq. — *Pour deux Tapis*, par G. Bernier. — *Sans lui*, par Louise Mussat. — *Dieu*, par Victor Hugo (extraits). — *Le dytique*, par P. Contrastin. — *Mosaïque*, par Eug. Muller

ILLUSTRATIONS J. Wagnez, Albert Guillaume, A. Mantel, E. Mouchot, E. Forcade, A. Clément, Gaillard, etc., et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT, Paris: un an 14 fr. Département 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris

Le Remède du



Guérit radicalement et promptement
L'INTEMPÉRANCE et déracine tout désir
des liqueurs alcooliques.

Prix: \$1.00

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

PARAISANT TOUTES LES SEMAINES

Le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville,
516 RUE CRAIG.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,

Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

"LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartinienne

L'abonnement annuel de 5 fr. donne droit à une collaboration en prose et en vers et en toutes langues.

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT.
Sommaire du No 59. — Mois de Mai 1891.

SOMMAIRE. — Avis divers. *La Savoie Littéraire*: Nomination. — Cours de l'Hôtel de Ville, par M. Jules Canton. — *La France et le monde littéraires*: M. Faguet à la Sorbonne, par M. J. Auguste Sage. — Plainte, par M. Adolphe Tessier. — Le Génie lyrique de Lamartine, par Auguste Lacausade. — Hôtel de ville, cours de Ménard, par M. Vel. — Académie de Mâcon: Le Centenaire de Lamartine, par M. Jules Levallois. — A. Massenet, par Mme Henriette Weil. — Conférence faite à la 30ème séance du salon, par M. Eugène Ledrain. — Le Bouddhisme et les promenades bouddhiques, par M. Jules Canton. — Variétés. — Théâtres et Concerts.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

Sommaire de la 969e livraison (27 Juin 1891).
TEXTE: — Une poursuite, par Mme de Nanteuil. — Comment parlent les Sourds-Muets, par J. Dussouchet. — L'École d'application de l'artillerie et du génie, par E. Dupont-Erembourg. — Le temps pronostiqué par les plantes, par Duplessis. — Les Jumeaux de la Bonzarique, par H. Meyer. — Poursuivi par un buffle, imité de l'anglais par Lickon. — Chaque numéro, 10 cent.

ILLUSTRATIONS de Tofani et E. Zier.
ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.
Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

Pilules Antibiliauses.



MARQUE DE COMMERCE

Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliauses: Torpeur du foie, Excès de bile et autres indigestions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit:

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliauses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais j'en ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFICACE, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste
JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

20,450 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulaires, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes,
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encre, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

PARC LAVAL!

La plus jolie place d'été

DES ENVIRONS DE

MONTREAL

\$35.00

POUR UN LOT A BATIR

(Grandeur 24 x 100)

400 Lots vendus en 4 Semaines

TOUT LE MONDE ACHÈTE

— AU —

PARC LAVAL

Excursion Gratuite tous les jours

A 4.40 HEURES

\$10 COMPTANT, \$5 PAR MOIS

PARENT FRERES,

46 RUE ST-JACQUES

MONTREAL

